

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

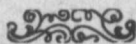
POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

NOUVELLE SERIE

CENT-CINQUIÈME NUMÉRO

OCTOBRE 1911



MONTREAL

ARBOUR & DUPONT, imprimeurs, 419 et 421, rue Saint-Paul

1911

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

Archevêché de Montréal, 15 septembre 1911.

CI

NOS
ér
fi
mètre et
guent pas
écartent a
la route.
mieux, ils

(1) Voir

AFRIQUE

CROQUIS NOIRS

AU PAYS ABYSSIN

Par M. BAETEMAN,

Missionnaire Lazariste en Abyssinie

V. — En voyage

Suite (1).

NOS gens, étant chez eux, n'ont pas les mêmes émotions. Le soleil frappe impunément leur noire figure et leur crâne recouvert d'environ un centimètre et demi de cuir chevelu ! Leurs jambes ne se fatiguent pas. Les bêtes sauvages ne les troublent pas ; ils écartent avec leur bâton les serpents qu'ils rencontrent sur la route. Leur nourriture est assurée grâce à nous ; bien mieux, ils pourraient facilement s'en passer.

(1) Voir les deux numéros précédents.

Leur grande *nétséla* leur sert un peu de tout. Cet habit, vaste manteau de toile blanche, est comme la caractéristique du pays. Il y a une grande diversité dans la manière de le porter : ou bien on s'en voile, ou bien on le laisse flotter majestueusement. Tente pour le voyageur, plastron du soldat, robe du prêtre, manteau le jour, couverture la nuit ! C'est le vêtement le plus difficile à porter qui soit au monde.

“ L'Européen, dit le P. Martial, réussit rarement à le bien ajuster. Son ampleur, la liberté de ses draperies que le vent gonfle ou qui adhèrent au corps ; la souplesse de ses larges plis qui tantôt encapuchonnent la tête, dessinent la taille, ondoient en retombant des épaules jusqu'à terre, tantôt entourent les reins pour la course ou le combat, emmailotent les bras en guise de bouclier, tantôt s'étendent en couverture sur un ou deux dormeurs, en rendent l'usage difficile. Les diverses façons de le porter expriment la douleur, la joie, le deuil, la soumission, l'autorité, l'égalité, le respect, etc. ”

C'est, en effet, une chose curieuse, de voir les Abyssins si souvent changer de mode pour cet habit universel, et nous aurions bien de la peine à les imiter ; quand ils se drapent ainsi pour dormir, ils donnent l'illusion d'une statue renversée.

Avec un guide sûr, connaissant bien le pays, vous pourrez aller partout sans peur, il vous tirera de tous les mauvais pas, vous épargnera cette foule de maladresses qu'on ne peut guère éviter avec nos moeurs à nous dans un pays pareil. Le jour, il vous conduit ; la nuit, il veille ; ce qui fait que, malgré tout, pour ceux qui ont l'humeur voyageuse, cette existence-là est parfois charmante.

Notre v
nous man
on s'assie
Dieu, c'es
fois, au de
rage ! mon
le ciel est

Mes parc
mez mieux,
Je me r
était fort ét
des langues
français.

Ici, en Al
à plus de qu
toine d'Abb
langues cons
ne compte q
proprement
De plus, not
des Choos, fi
Nous voilà
prendre ; le t
si on veut se
correspondan
gue liturgiqu

Notre vie n'est pas exempte de dangers ; mais les joies ne nous manquent pas non plus. Et quand on n'en peut plus, on s'assied sur un rocher, on regarde le ciel, et on dit : " Mon Dieu, c'est pour vous ! " Cela réconforte, et l'on entend parfois, au dedans du coeur, une voix douce qui répond : " Courage ! mon enfant, la route est dure ; mais elle est courte, et le ciel est au bout. "

VI. — Les langues et la littérature

Mes paroissiens descendent en ligne directe ou, si vous aimez mieux, en ligne collatérale de la tour de Babel.

Je me rappelle l'ébahissement d'un brave paysan qui était fort étonné de m'entendre dire qu'il fallait apprendre des langues nouvelles, croyant que le monde entier parlait le français.

Ici, en Abyssinie, le nombre des langues s'élève, paraît-il, à plus de quarante ; dans le seul bassin inférieur du Nil, Antoine d'Abbadie en a relevé vingt-huit, qu'il signale comme langues constituées, indépendamment des dialectes. Mais on ne compte que quatre langues principales dans l'Abyssinie proprement dite : le *tigrigua*, l'*amarigua*, le *ghez*, le *galla*. De plus, nous avons chez nous le *chao*, langue particulière des Choos, famille à laquelle appartiennent nos Irobs.

Nous voilà donc en présence de plusieurs langues à apprendre ; le *tigrigua* par laquelle nous commençons ; le *chao*, si on veut se faire " Irob " soi-même ; l'*amarigua* pour la correspondance avec les chefs, enfin le *ghez* qui est la langue liturgique.

On a du pain sur la planche et pour longtemps. Ce qui nous peine, c'est que, malgré toute notre bonne volonté, nous n'arriverons jamais à posséder parfaitement ces langues ; notre prononciation sera toujours défectueuse, et, même quand nous parlons le plus correctement, ceux qui ne sont pas habitués à nous entendre, se tournent vers leurs voisins en demandant tout haut : " Qu'est-ce qu'il a dit ? " Ce qui est loin de nous faire plaisir !

Ah ! que la Tour de Babel nous a causé de mal ! et comme je comprends maintenant la parole du Père Lacordaire : " Ce qui est pour les missionnaires la plus dure des souffrances, celle à laquelle ils ont le plus de peine à s'habituer, c'est de ne pouvoir arriver jamais à parler la langue de leurs ouailles comme celle de leur pays ! "

Encore s'il n'y en avait qu'une !... Je n'ose pas dire que ce sont de " mauvaises langues " ; mais que j'envie aux apôtres le " don " qu'ils avaient reçu !

Ces langues sont d'une pauvreté extrême pour les choses spirituelles et métaphysiques ; par contre, pour tout ce qui est matériel, elles sont d'une richesse extraordinaire. Les verbes surtout abondent. Hélas ! non seulement ils pullulent ; mais la plupart sont irréguliers ! En plus de l'actif, du neutre et du passif, ils ont : le causatif, le réflexif, le réciproque, l'intensif, l'itératif, et enfin le causatif de l'intensif !... Ouf !

Sous cette rude écorce, pourtant, on est heureux de trouver des expressions pittoresques. En voici des exemples :

L'arc-en-ciel — c'est la ceinture de Marie.

La source — c'est l'oeil de l'eau.

L'ai
L'ac
La s
Le ta
L'or
Le b
La p
La p
Le ge
L'éch
Le po
L'azu
L'hor
Le mo

Ces exen
curieuse da
qui les par

Une autr
imitative qu
" l'oiseau q
frrr " ; tom
éternuer, c'
tout " ; sou
" faire ench
hik " ; parle
" faire fif-fi
quand on se
suffit, n'est-c

L'aimant — c'est le négus du fer.
L'aqueduc — c'est le cheval de l'eau.
La sève — c'est le sang de l'arbre.
Le tabernacle — c'est la sainte caisse,
L'oraison jaculatoire — c'est la flèche de la pierre.
Le battant de la cloche — c'est le fils de la cloche.
La pupille — c'est la fille de l'oeil.
La paupière — c'est le tambour de l'oeil.
Le geste — c'est la pensée de la main.
L'écho — c'est la fille de la caverne.
Le porte-plume — c'est le père de la plume.
L'azur — c'est l'encre du ciel.
L'horloger — c'est le médecin de la montre.
Le mollet — c'est le ventre du pied, etc.

Ces exemples vous montrent ce qu'il y a d'imagination curieuse dans ces rudes idiomes, et aussi le caractère de ceux qui les parlent.

Une autre particularité de ces langues, c'est l'harmonie imitative qu'on y trouve à chaque pas. Le rossignol, c'est " l'oiseau qui fait *tchiou-tchiou* "; voler, c'est " faire *frrr*, *frrr* "; tomber goutte à goutte, c'est " faire *toub*, *toub* "; éternuer, c'est " faire *enticho* "; cracher, c'est " faire *tout*, *tout* "; souffler, c'est " faire *ouf-ouf* "; chuchoter, c'est " faire *enchouk-chouk* "; avoir le hoquet, c'est " faire *nik-hik* "; parler vite: faire *tseg-tseg* "; aspirer le tabac, c'est " faire *fif-fif* "; quand le coeur bat, " il fait *tok-tok* " ; quand on se mouche, " on fait *emfit* ", etc., etc... Cela suffit, n'est-ce pas ?

* * *

L'alphabet compte trente-trois lettres, dont chacune sert à former sept caractères différents, correspondant aux sons voyelles, soit en tout deux cent trente et un caractères.

Contrairement aux autres langues orientales, l'éthiopien s'écrit de gauche à droite et de haut en bas, comme le français. La ponctuation se compose d'une dizaine de signes, servant à distinguer entre eux les mots, les phrases et les chapitres. Toutes ces langues ont une origine à la fois sémitique, phénicienne, syrienne, araméenne, chaldéenne, mède et arabe.

Ce qui les rend pour nous plus difficiles, c'est qu'elles sont pleines de gutturales râclées, devant lesquelles vous restez impuissants. C'est une cruelle souffrance de ne pouvoir pas se faire comprendre quand on est en face d'une âme qui demande de la lumière. Quand nous prêchons, c'est pour notre pauvre esprit une gymnastique compliquée, qu'on se demande parfois si l'on ne ferait pas mieux de se taire. Que de choses on voudrait dire, qu'on sent, qui affluent dans le cerveau ! Mais l'infranchissable barricade de la phrase, des mots impossibles à traduire, vous arrête et brise votre élan.

Je pourrais encore vous parler des curiosités de la langue "chao", parlée depuis nos montagnes jusqu'à la Mer Rouge. Elle n'est pas parlée, elle est chantée; elle a une poésie particulière et des accents inimitables qui semblent vous bercer.

Des lang
difficile d'e
manquent. (
de Paris, de
trer dans les
richesses, qu
et difficile; v
traditions et
gènes on réu
vrai que le tr
vants linguist
Diilmann; ma
leurs traductio
langue si curie
Je ne veux :
rait imprudent
sous vos yeux c
funèbres, qui
perçu de l'âme

Quand les ami
e, ils chantent
" — O aigles,
" — Vantours,
ous !

* * *

Des langues, passons à la littérature. Il nous est bien difficile d'en donner un aperçu complet. Les documents manquent. On les trouve dans les Bibliothèques nationales de Paris, de Londres et de Berlin, Si nous pouvions pénétrer dans les couvents abyssins, nous trouverions de grandes richesses, qui, sans doute, demanderaient une étude longue et difficile, une connaissance approfondie des langues, des traditions et des costumes; mais à l'aide de nos prêtres indigènes on réussirait à traduire tous ces monuments. Il est vrai que le travail a déjà été fortement entamé par de savants linguistes européens, en particulier par MM. Guidi et Dillmann; mais on ne peut encore, ce me semble, même avec leurs traductions, porter des jugements définitifs sur cette langue si curieuse et sur ses diverses productions.

Je ne veux même pas essayer d'entamer ce sujet; ce serait imprudent de ma part. Je me contenterai de mettre sous vos yeux diverses traductions de chants, fables, poésies funèbres, qui pourront vous distraire et vous donner un aperçu de l'âme de ce peuple.

CHANTS POUR MARIAGE.

Quand les amis de l'époux partent pour chercher la fiancée, ils chantent :

“ — O aigles, ô vautours, bénissez-nous !

“ — Vautours, nous allons nous battre; venez au-dessus de nous !

“ — Venez, venez, vautours ; vous n’êtes jamais rassasiés de chair humaine. ”

Quand on arrive au pays de la fille :

“ — Oh ! oh ! oh ! jeunes gens, n’avez pas peur !

“ — Oh ! oh ! oh ! jeunes filles, ornez-vous !

“ — Entrons et dormons en paix ; nous n’avons pas envie de dormir aujourd’hui. ”

Quand le soir est arrivé :

“ Gens qui ne nous avez pas encore vus, regardez-nous, car la nuit vient et vous ne nous verrez plus ! ”

Quand la fiancée revient chez son père :

“ — O vautours, laissez-la passer ; est-ce que vous voulez la battre ? non, elle est trop belle !

“ — O vautours, laissez-la passer ; est-ce que vous voulez la giffler ? non, elle est trop bonne ! ”

Et s’adressant au jeune marié :

“ — Oh ! que je voudrais bien avoir ta belle-mère. Elle sait si bien faire les gâteaux avec du lait, avec du beurre. Oh ! que tu es heureux, et que je voudrais avoir ta belle-mère ! ”

Puis, les filles du pays s’en mêlent et, s’adressant au jeune marié :

“ — Saute, saute, avec ta lance ; tu la tiens si bien que tu vas en casser le manche ; saute, saute avec ta lance.

“ — Tu es joli comme un couvercle de marmite rempli d’eau !... ”

“ — Il veut sauter, mais il a peur. Il veut sauter, mais il ne sait pas !

“ — Tu es joli ! tu es joli ! tes cheveux ressemblent aux nuages.

“ — Saute, saute avec ta lance ! ”

Je ne
pulaires
Pour l
“ Fleu
fleur se
nes filles,
Pour l
où fleurit
s’en va le
“ Ache
êtes àchen
êtes entre
da, vous é
Pour le
allusion sa
formé d’ur
“ Venez,
lombes, son
Il n’est
chant ; mais
ple passe la
hurlant : K
Les gens se
relèvent pou
plus assez de
lent comme
Chez les sel

CHANTS POUR LES FÊTES

Je ne parle pas des chants d'Eglise, mais des chants populaires que chaque fête ramène.

Pour la fête de la croix (septembre) :

“ Fleurs, fleurs; ô jeunes filles, soyez des fleurs. La fleur se promène; elle sourit et nous dit: “ Viens. ” Jeunes filles, vous êtes les filles de la croix! ”

Pour l'Ascension, qui tombe ordinairement au moment où fleurit un petit arbuste appelé *achenda*, c'est à lui que s'en va le chant de cette fête:

“ *Achenda, achenda*, enfant de la plaine; est-ce que vous êtes *achenda*? Est-ce que je suis une fille? *Achenda*, vous êtes entre nos champs pour en marquer la frontière. *Achenda*, vous êtes comme la barbe de nos moutons. ”

Pour le jour du baptême de Notre-Seigneur, voulant faire allusion sans doute au Saint-Esprit, qui descendit sous la forme d'une colombe :

“ Venez, colombes! venez, colombes! Les colombes, les colombes, sont descendues du ciel! ”

Il n'est pas jusqu'au Vendredi-Saint qui n'ait aussi son chant; mais celui-là est plus liturgique! Ce jour-là, le peuple passe la journée à l'église à faire des prostrations en hurlant: *Kyrie, eleison!* et cela plus ou moins en cadence. Les gens se laissent tous tomber comme une planche, et se relèvent pour retomber encore. Les vieillards, qui n'ont plus assez de force pour cette gymnastique fatigante, se roulent comme des tonneaux d'un mur à l'autre de l'église. Chez les schismatiques, les jeunes filles attachent une

grande corde à un arbre et s'y balancent, en chantant, elles aussi : *Kyrie, eleison!*

PENDANT LES DINERS

Aux repas de mariage et à ceux que l'on fait en souvenir des défunts, quand les têtes sont bien échauffées par la bière et l'hydromel, et que le ventre gonflé refuse absolument d'emmaganiser davantage, on se met à chanter.

Notons en passant l'énorme quantité de viande qu'un Abyssin peut absorber. Un de nos vieux moines, ancien général, nous a parlé d'un certain chef nommé Bêlaton Gallo, qui pouvait dans un seul repas manger une cuisse de vache tout entière et boire 30 litres d'hydromel ! C'est à ne pas le croire ; mais le témoin est absolument digne de foi !

Donc quand les mâchoires ont cessé de travailler, les plus intelligents se mettent à rimailier, et sur un air quelconque ils chantent leur improvisation.

En voici quelques échantillons :

“ C'est moi, Hagos Baska ! Mes pieds sont minces comme les pieds des gazelles ; ma poitrine est grosse comme celle d'un lion.

“ Je suis le soldat de “ Celui qui casse tout ”. “ Celui qui casse tout ” (surnom d'un chef) est mon maître. Moi, je suis son esclave. Tirez un coup de fusil près de moi, pour que j'aie chaud ; c'est moi Hagos Baska ! ”

Ce n'est pas précisément très humble ; mais l'humilité est une vertu inconnue par ici ; elle serait traitée de folie !

“ Nos enfants, s'écrie un père de famille, ne pensent plus qu'à devenir savants. Ils se plongent dans les paperasses,

au lie
porte-
chefs.

“ Lu

dormer
bits de
sommes

“ Les

Quand
Donnez
enfants

“ Not

Votre hy
avez dit :
pour not

Deux la

il s'agit de
le lion por

Le lion,

“ — Ap.

Quand il

“ — Pou
sujet de dis

Et il les

au lieu de manier les nobles armes du guerrier. Ils ont des porte-plume en guise de lances. Ils ne pensent plus à être chefs. Donnez-leur des livres et des plumes !

“ Les fils de chefs ont renoncé aux batailles. Nos fusils dorment; nous avons dégarni nos cartouchières et nos habits de combat sont cachés dans des peaux de bêtes. Nous sommes devenus comme des femmes !

“ Les perdrix chantent toujours; elles disent : *kik-kik-ta*. Quand mes enfants ont faim, ils disent aussi *kik-kik-ta*. Donnez-moi un fusil pour tuer des perdrix et nourrir mes enfants !

“ Nous chantons, ô Irobs, nous chantons, nous chantons! Votre hydromel, nous l'avons vidé dans notre ventre! Vous avez dit: “ Ce sont des enfants! ” et vous n'avez rien gardé pour nous! Mais nous chantons, ô Irobs, nous chantons !”

FABLES ABYSSINES

Jugement du Lion

Deux léopards avaient tué ensemble une gazelle. Quand il s'agit de la manger, ils se disputèrent et allèrent trouver le lion pour qu'il les mit d'accord.

Le lion, ouvrant la bouche, leur dit :

“ — Apportez-moi cette viande! ”

Quand il en eut goûté, il leur dit :

“ — Pour que cette viande ne soit plus pour vous un sujet de dispute, il vaut mieux qu'elle reste chez moi ! ”

Et il les congédia !

Compassion du Renard

Un renard voulait pénétrer dans un poulailler; mais il n'y réussit pas et s'en retourna. Son frère, le voyant rentrer chez lui, lui demanda :

“ — Avez-vous trouvé un bon souper ? ”

“ — Oh ! fit-il, la pauvre poule criait tellement, que mon coeur fut ému et je suis revenu sans l'avoir mangée. ”

Malice du Renard

Un jour, cherchant de la viande, un renard rencontra un épervier qui mangeait une poule sur un arbre.

“ — Eh ! mon frère, lui dit-il, vous n'avez pas honte de manger de la viande ? Vous ne savez donc pas que c'est vendredi aujourd'hui ? ”

L'épervier, tout ému, laissa tomber le morceau. Aussitôt le renard le happa et le dévora en disant :

“ — Peut-être me suis-je trompé ; je crois que c'est jeudi ”.

Orgueil du Loup

Un renard et un loup chassaient ensemble. Une pintade s'approcha d'eux et le loup la saisit. Mais le renard lui dit :

“ — Une si vile créature ne convient pas à votre grandeur ; laissez-la moi ! ”

Le loup flatté consentit à lâcher le volatile.

Plus loin, ils trouvèrent un lièvre. Le renard dit au loup :

“ — Vous savez que c'est un animal impur, une nourriture d'esclave. N'abaissez pas à ce point votre dignité ! ”

Et le loup y consentit.

Un
“ —
mède

Un
avait l
“ —
“ —
Ce se
sa souf

Comm
Quelle
Je ple
A ton
Tu éta
Tu dor
Rien q
Mainte
Oh ! qu
On te r
Mais vo
Gens in
Leur an
Leur frè
Leur ép

Un peu plus loin, le renard cria au loup :

“ — Vous avez jeûné aujourd'hui, frère loup ; c'est un remède pour votre orgueil ! ”

Charité du Renard

Un jour, un renard trouva sur son chemin une poule qui avait les jambes cassés.

“ — Est-ce que vous souffrez beaucoup ? lui demanda-t-il.

“ — Oh ! oui, ” dit-elle.

“ Ce serait un grand acte de charité de mettre un terme à sa souffrance, pensa le renard... et il dévora la poule.

Pour Aïto Adahanom

Comment t'appelles-tu, toi qui faisais tant le fier ?

Quelle affaire t'a donc amené si loin ?

Je pleure ta main et ton fusil.

A ton cou tu portais un collier d'or ;

Tu étais fort comme un lion.

Tu donnais des cartouches en présent à tes ennemis ;

Rien qu'à te voir, ils fuyaient éperdus,

Maintenant, je pleure, car ta bravoure est morte !

Oh ! que notre monde est trompeur !

On te regrette, mais tu ne reviendras pas.

Mais voici une nouvelle génération qui pousse,

Gens injustes qui ne connaissent que leur ventre.

Leur ami ? c'est leur ventre !

Leur frère ? c'est leur ventre !

Leur épouse ! c'est leur ventre !

Ils se disent juges pour voler plus facilement.
On leur donne un bouc, ils le mangent.
On leur donne une vache, ils la mangent.
Ils ne savent qu'opprimer les pauvres.
A la guerre ils fuient comme des femmes :
Pour moi, j'en ai trop dit, je m'en vais !
Pour vous, consolez-vous si vous voulez !

Pour un Prêtre

Malheur à saint Michel de notre pays !
Nous avons un prêtre doux comme un parfum ;
Il avait toujours la croix à la main.
Il amenait beaucoup d'âmes au Christ.
Qui donc était savant comme lui ?
O abba Oldé-Mikaël, pourquoi es-tu mort ?
Même avec de l'argent te trouverons-nous un successeur ?
O Michel Archange, pourquoi as-tu pris notre prêtre ?
Nous ne sommes pas plus savants que toi !
Est-ce que tu veux que nous abandonnions ton église ?
Si tu veux qu'on la ferme, nous t'aiderons à la fermer !

Pour une femme qui s'est suicidée

Comment vas-tu, belle-mère de notre chef ?
Est-ce que tu n'avais plus de toile pour t'habiller ?
Plus d'argent pour acheter du grain ?
Plus de farine pour faire du pain ?
Plus de troupeaux pour te donner du lait ?

Tu t'
Mang
Mang

Est-ce
Oui, il
Est-ce
Oui, all
Les ant
Oui, et
Est-ce c
Oui, et
Les chef
Est-ce q
Tu avais
Le mien

Ces oraisc
avec celles c
un cachet d'
Les livres
ques d'Abyss
les oeuvres c
Chrysostôme ;
textes et de l

Tu t'es cachée pour aller te pendre !
Mange maintenant les vers de ton tombeau !
Mange la terre qui t'habille maintenant !

Pour un grana chasseur

Est-ce que Ras Sebeath a appris ta mort ?
Oui, il l'a apprise et il a fait jeûner tout le monde !
Est-ce que perdrix et pintades savent que tu es mort ?
Oui, elles le savent et dansent de joie.
Les antilopes et les gazelles savent-elles la nouvelle ?
Oui, et elles dansent !
Est-ce que les lions ont appris la nouvelle ?
Oui, et ils disent : " Il est mort celui qui nous tuait. "
Les chefs appellent un docteur pour chanter tes exploits.
Est-ce que Dieu peut créer un homme comme toi ?
Tu avais le coeur simple et blanc.
Le mien est plein de paille (de douleur).

* * *

Ces oraisons funèbres ne sont pas sans doute à comparer avec celles de Bossuet; mais avouez qu'elles ont au moins un cachet d'originalité, qui n'est pas sans charmes.

Les livres que l'on trouve d'ordinaire dans les bibliothèques d'Abyssinie sont surtout: la Bible divisée en 81 livres; les oeuvres de saint Cyrille d'Alexandrie, de saint Jean Chrysostôme; l'*Hümanot Abéouo*, composé indigeste de textes et de lettres de toutes sortes de Pères de l'Eglise et

d'hérésiarques. Les Abyssins ne croient en fait de texte qu'à ce qui est contenu dans ce livre; ils vous accuseront d'avoir créé de toutes pièces les textes non écrits dans leur patrologie! En principe, ils refusent de croire à tout ce qui est contenu dans nos livres.

Ici tout le monde, chefs, docteurs, grands hommes, même les femmes, ont le Psautier de David qu'ils récitent une fois par semaine. En outre, ils ont le *Livre des moines*, les *Canons*, le *Comput ecclésiastique*, quelques éléments de *Grammaire Ghez* et de *Dictionnaire*.

* * *

Ceux que l'on appelle *Deftéras* ou docteurs, que Théodoros appelait irrévérencieusement " bouffons qui dansent ", reçoivent une culture plus soignée. Durant sept ans ils apprennent le chant ghez, durant neuf ans la grammaire, durant quatre ans la poésie, durant six ans la Bible !... Après cela, si l'élève en est susceptible, on lui fait avaler quelques notions de Droit civil, de Droit canon, d'histoire et d'astronomie.

Les élèves vivent des aumônes qu'ils vont demander " au nom de Marie ". N'ayant pas de livres, ils doivent tout apprendre de mémoire! Quand leurs études sont terminées ils sont déclarés Docteurs !

Ce qui domine alors surtout en eux, c'est la vanité, et les convertir est aussi difficile que de convertir le diable.

Parmi les livres abyssins, il en est un, le *Féta-Néghest*, qui contient tout le droit civil du pays. Ecrit par un musulman pour les Coptes d'Egypte, il fut traduit en ghez, et

fit son apparition en Abyssinie vers le XVI^e siècle. C'est ici " la Loi et les Prophètes ". On a recours à lui en dernière instance. Du jugement du Roi, on peut en appeler au *Féta-Néghest*, et les savants que l'on vient consulter sur une question en litige l'ouvrent magistralement, lisent le passage demandé et ne reçoivent jamais moins de dix thalers.

Les Abyssins font sur leurs livres, surtout sur les Evangiles, des signes curieux. Dans la marge, on voit un trône grossier, ou un bâton pastoral, ou un chasse-mouches (ce dernier signe en face des passages didactiques). Quand il y a dans le texte des reproches ou des malédictions, ils dessinent un pied de chameau!... En face des prophéties est écrite une lettre, abréviation du nom d'un oiseau qui chante la nuit, alors que tout le monde dort et que par conséquent personne n'écoute: image des prophètes qui parlaient dans le désert.

Voici, pour clore ce chapitre, la finale d'une traduction en gl. z de la *Chronique* de Jean, évêque de Nikiou, écrite en grec en 694 et traduite en 1524 par un savant abyssin :

" La transcription de cet ouvrage a été commencée le 28^e jour du mois de juin, et terminée le 22^e jour de septembre, un lundi à la 6^e heure du jour; le soleil étant dans le signe du scorpion, la lune dans le signe du verseau, le soleil étant dans le 195^e degré de sa course, et son zénith de 87 degrés 13 minutes sous la mansion Alghafr; en l'an du monde 7594 l'an 1947 d'Alexandre, 1524 de l'incarnation de Notre-Seigneur; 1318 des martyrs; en l'an de l'Hégire 980, selon le comput lunaire; 4 ans, 7 mois et 8 jours après l'avène-

ment de Mélak Séghèd II, qui au baptême a reçu le nom de Jacob ; 8 ans, 3 mois et 5 jours depuis le règne de la reine Malak Mogassa qui aime Dieu.

“ Nous avons traduit cet ouvrage avec le plus grand soin, de l'arabe en ghez, moi, le pauvre, le plus vil parmi les hommes, le plus misérable du peuple, moi et le diacre Gabriel l'Egyptien.

“ Loué soit Celui qui nous a donné la force de le commencer et de le terminer, en toute éternité. *Amen! Amen!*

Ne croirait-on pas vraiment qu'il annonce un grand événement, comme la naissance, de Jésus-Christ! Cet amas de dates, cette érudition qu'il affiche, ne s'allient guère avec les formules d'humilité qui suivent! Voilà le vrai Abyssin, il trahit lui-même son incommensurable vanité.

VII. — Gerbe d'histoires

Il y avait une fois un petit enfant abyssin. Elevé chez des religieuses européennes, il s'était peu à peu civilisé, et, conclusion logique de la civilisation, il dut en subir les inconvénients sous toutes les formes !

On avait résolu de l'habiller à l'européenne! Cela vous paraît tout naturel, à vous! Mais figurez-vous ce diabolin, dont tout le trousseau consistait jusque-là en une petite toile qui se promenait sur son corps, tantôt devant, tantôt derrière, quelquefois en écharpe, en cache-nez, en foulard, en chapeau, quelquefois sous ses pieds !

Figurez-vous donc en face d'un complet tout neuf !... Il essaya d'abord le veston! Mais il étouffait, sanglé dans ses coutures. Quand vint le tour du pantalon, ce fut tragi-

que!
mais
bonn
délug
lon c

Un
à un h
dans u
Le k
sionnai

“ —

“ —

“ —

“ —

“ —

“ —

n'ai rien
mander
nera ou
mieux ; si
Que réj

Madame
à la peau
absentes..

que ! Il l'essaya pourtant, car on lui faisait de gros yeux ; mais, à la fin, ayant dépensé le ban et l'arrière-ban de sa bonne volonté, il l'arracha, en s'écriant au milieu d'un déluge de larmes : “ Plutôt mourir que mettre un pantalon comme ça ! ”

* * *

Un jour, un missionnaire avait donné un *thaler* (2 fr. 50) à un homme qui s'en alla joyeux, le cachant précieusement dans un repli de sa ceinture.

Le lendemain, le même homme revint près du même missionnaire, et entre eux s'engagea le dialogue suivant :

“ — Que veux-tu ? ”

“ — De l'argent ! ”

“ — Mais, hier, je t'ai donné un thaler ! ”

“ — C'est vrai ! ”

“ — Et tu oses revenir aujourd'hui ? ”

“ — Ne te fâche pas, Père; voilà ce que j'ai pensé : Je n'ai rien à faire aujourd'hui ! Allons voir le Père et lui demander de l'argent. De deux choses l'une, ou il m'en donnera ou il ne m'en donnera pas ! S'il m'en donne, tant mieux ; si je ne reçois rien, je n'ai rien perdu. Voilà ! ”

Que répondre à cela ?

* * *

Madame Abezgou est une bonne petite vieille ratatinée, à la peau parcheminée, à la démarche indécise, aux dents absentes... une vieille lampe qui achève de brûler.

Elle était venue se confesser, et le missionnaire, assis sur une pierre, près de l'église, essayait de déchiffrer les péchés dans l'avalanche d'histoires qu'elle lui servait avec une volubilité désespérante! A la fin, brusquement :

“ — C'est demain la fête du Baptême de Notre-Seigneur ?

“ — Oui !

“ — Voulez-vous me permettre d'être baptisée demain ?

“ — Baptisée ?

“ — Oui !

“ — Voilà quarante ans que vous vous confessez et vous n'êtes pas encore baptisée ?

“ — Si, Père, j'ai été baptisée autrefois! mais... il y a si longtemps ! ”

* * *

La vie conjugale ici, comme dans toute l'Afrique, est la source de toutes les difficultés. Pour un mariage que l'on raccommode, il y en a deux qui se détraquent! Ce serait à décourager le diable! La lune de miel n'arrive parfois même pas à son premier quartier. On a vu des parents donner leur fille à la condition imposée devant témoins que son mari ne la tuerait pas! Ce qui fait qu'on entend rarement par ici le duo de Roméo et Juliette.

C'est bien comme dit le proverbe chinois: “ Le mariage est une forteresse assiégée: ceux qui sont dehors veulent y entrer et ceux qui sont dedans voudraient en sortir. ”

Je reçus un jour la visite d'un homme, bancal, le bâton à la main, le pied en l'air, un oeil en accent circonflexe, l'autre en point d'interrogation, la bouche en point d'orgue, laid, chauve, et pas content du tout :

“

“

“

“

“

“

m'el

Et,

ture,

“

“

“

“

“

que je

Malg

trois m

Quan

dans la

20 sous

de mes

Un jou

me qui s

qui Dieu

Il entr

mença la

“ — Eh bien ! mon brave, lui dis-je, va-t-on bientôt réconcilier ta fille avec son mari ?

“ — Ah ! ça, jamais !

“ — Pourquoi ?

“ — Je ne veux pas qu'il la tue !

“ — Je sais bien que c'est une brute, mais...

“ — Il n'y a pas de mais ! La preuve que je ne veux pas qu'elle retourne avec lui, la voici. ”

Et, ce disant, il se mit à dérouler les méandres de sa ceinture, et, en sortant un morceau d'os, il me le montra :

“ — Vous voyez ?

“ — Oui, je vois un os !

“ — C'est un os de sa tête !

“ — De qui ?

“ — De ma fille ! C'est lui qui l'a cassé ! Et vous croyez que je la laisserai retourner avec lui ! ”

Malgré tout, les époux furent réconciliés, la paix dura trois mois ; après quoi, tout fut à recommencer.

* * *

Quand j'étais jeune, on m'avait appris une belle chanson dans laquelle on voyait un petit enfant allant “ emprunter 20 sous au Bon Dieu ”. J'ai eu, moi aussi, ici, l'histoire de mes 20 sous ; mais elle est moins touchante.

Un jour, pendant la famine, je reçus la visite d'un homme qui s'appellait Oldé-Yoannès (fils de saint Jean) et à qui Dieu a oublié de donner un grain d'intelligence.

Il entra, déposa son casse-tête, me baisa la main et commença la litanie des salutations d'usage. Après quoi, re-

montant au déluge, il me fit l'histoire bien connue des misères que la famine engendre et, comme preuve à conviction, il me montrait sa poitrine décharnée où les côtes émergeaient d'une façon inquiétante, surplombant un grand creux.

“ — Père, j'ai faim ! Ma femme et mes enfants n'ont rien mangé depuis cinq jours. Donne-moi de l'argent.

“ — Je n'en ai plus guère !

“ — Ce sera toujours assez pour moi ! ”

Ouvrant alors une petite boîte cachée dans un trou du mur, j'en tirai ce qui me restait, une pièce de 20 sous.

“ — Je n'en veux pas !

“ — Pourquoi ?

“ — C'est trop peu ! je suis un grand homme, il me faut au moins un *thaler*.

“ — Mais je n'ai plus que cela.

“ — Ce n'est pas vrai !

“ — Alors je suis un menteur ?

“ — Non !... mais !...

“ — Les veux-tu ? ”

Et comme il hésitait, je mis la pièce dans ma poche, et, sans plus faire attention à lui, je continuai à écrire. Il resta sans rien dire, examinant ma cabane du haut en bas.

Une heure après :

“ — Père, donne-moi les 20 sous.

“ — Non ! ”

Et le silence, se rétablit !

Un peu après, se mettant à genoux :

“ — Père, donne-moi les 20 sous.

“ — Non !

“ — 10 sous.

“ — Non !

“ — 8 sous.

“ — Non !

“ — 4 sous.

“ — Non !

“ — 1 sou.

“ — Non !

Nouveau silence.

A la fin, mon homme, pour m'émouvoir et me demander pardon, hissa sur son dos une malle qui lui servait de siège et, à genoux, la caisse sur son dos :

“ — Père, donne-moi 20 sous !

“ — Non !

“ — 10 sous.

“ — Non !

A chacune de ses demandes, non : non ! retombait comme une douche glacée sur l'espoir auquel il s'accrochait quand même.

Croyant que la malle ne suffisait pas, il y ajouta une pair de souliers, une peau de bouc qui me sert de matelas... enfin tout ce qui lui tombait sous la main ! Mais, aux mêmes demandes, toujours même réponse.

Je dus, moi-même, à la fin, le décharger, remettre chaque chose à sa place, et lui à la porte... Il s'en alla furieux, en me lançant un regard terrible. J'avais été dur ! Mais avec des enfants pareils, il le faut bien quelquefois !

* * *

Ona Oldé-Géorghis est le grand chef de la tribu des Irobs-

Boknaïto! C'est une position sociale comme une autre et dont il est très fier. Grand gaillard, déjà vieux, fortement musclé, rude face osseuse et carrée, où brillent deux yeux malins comme deux sarments au fond d'un four.

Il ne peut plus compter ses enfants, tellement il en a semé sur sa route. Pourtant, il reconnaît en avoir au moins 13 de morts et 15 de vivants. Sur ses vieux jours, il lui prend des accès de dévotion et l'autre jour, étant venu me saluer :

“ — Père, donnez-moi quelque chose pour mettre à mon cou; vous voyez, je ressemble à un musulman.

“ — Veux-tu une croix ?

“ — Oui.

“ — Un *mâteb*? (cordonnet de soie bleu qui distingue ici les chrétiens des musulmans).

“ — Oui, même deux (il les revendra).

“ — Une *Marie-Vierge*? (médaille miraculeuse).

“ — Oui, mais une grande, car je suis un grand homme.

“ — Le remède du serpent? (médaille de saint Benoît).

“ — Oui, j'ai beaucoup de serpents dans ma cabane.

“ — C'est tout ?

“ — Non! Je voudrais un revolver, un couteau, une ombrelle, un chapeau, des thalers, et...

“ — Suffit! suffit!... pas aujourd'hui.

“ — Mais si... une chose encore que j'oubliais; vous savez, ce qu'on met au cou... qu'on appelle... vous savez...? qui ressemble à la toile... lé... la... la “ couverture de la Sainte Vierge! ”

Et je lui donnai le “ scapulaire ”, car c'est cela qu'il demandait.

Encore une histoire de mariage.

M
taier
vain
Il fa
les té
Et
son m
premi
que le
pe un
mier, c
fourne
“ Or
Quand
quand :
veux ma
C'était
heures d

Nos pa
malgré to
Quand
nairement
âge, tout
Ils vous
“ — Pér
sais bien n
Une fem

Madame était fort irritée contre Monsieur ! Les amis s'étaient interposés pour essayer de les réconcilier ; mais en vain ! La chose arriva à mon tribunal (de dernière instance) Il fallut pendant plusieurs heures entendre les plaignants, les témoins, les plaintes, les complaints.

Et savez-vous le grand grief que la femme avait contre son mari ? Il faut vous dire, que, pendant les deux ou trois premières années qui suivent le mariage, la politesse exige que le mari donne la becquée à sa femme, c'est-à-dire trempe un morceau de pain dans la sauce noire qui sert de premier, deuxième et troisième plat, même de dessert, et l'enfourne dans la bouche de sa légitime épouse.

“ Or, disait la plaignante, mon mari ne m'aime pas. Quand il y a un étranger chez nous, il me fait manger ; mais quand nous ne sommes que tous deux, il me dit : “ Si tu veux manger, mange toute seule. ”

C'était grave ! Enfin, la réconciliation eut lieu après trois heures de pourparlers.

* * *

Nos paroissiens sont d'une ignorance *crassa et supina*, malgré tous nos efforts pour les instruire.

Quand on les prend tout jeunes, les enseignements, ordinairement, entrent et restent ; mais, à partir d'un certain âge, tout est fermé.

Ils vous disent, quand on les interroge :

“ — Père, tu me demandes cela, à moi ! Mais toi, tu le sais bien mieux que moi ! ”

Une femme, venant pour se confesser, arriva en retard.

Le prêtre s'habillait pour la sainte messe. Sans se troubier, elle s'adresse à une religieuse indigène :

“ — Ma Soeur, tu vois, le prêtre ne peut plus venir ; mais toi, veux-tu me confesser ? ”

Et, sur le refus de la Soeur, elle s'en alla toute scandalisée.

Un vieux bonhomme, âgé de plus de soixante ans, avait fait choix d'une épouse, mais n'avait jamais fait régulariser son union par l'autorité ecclésiastique. Voyant la mort approcher, il voulut arranger ses affaires.

Au jour fixé pour la cérémonie, il arrive à l'église, mais tout seul.

“ — Que viens-tu faire ?

“ — Me marier.

“ — Sans ta femme ?

“ — Elle garde les vaches. Marie-moi aujourd'hui ; elle viendra demain, à son tour ; moi, je garderai les vaches et tu la marieras. ”

* * *

Encore une histoire :

Deux bons vieux, qui vivaient nuit et jour dans le désert avec leurs bêtes, ayant été bourrés de doctrine pendant trois ou quatre mois, avaient fini par comprendre à peu près ce qu'il faut savoir.

Un prêtre indigène alla les trouver.

Après les avoir baptisés sous condition, il entama le chapitre de la confession ; son petit sermon fini, il leur dit :

“ — Maintenant, je vais vous confesser ! ”

Aus
besoin
“ —
de péché
“ —
“ —
“ —
“ —
“ — T
“ — M
“ — T
“ — J
Quand je
“ — Tu
“ — Je
que je trou
“ — Tu
“ — Jan
“ — Tu
“ — Ce
“ — Tu
“ — Je
“ — Alor
“ — Rien
votre religio
Il fut imp
niel!... Heu
lui en faire e
cas de consci

Aussitôt tous les deux protestent qu'ils n'en ont pas besoin !

“ — Voyons, dit le prêtre à l'homme, tu n'as jamais fait de péchés ?

“ — Jamais !

“ — Tu as fait des prières de temps en temps ?

“ — Oui, je dis : “ Dieu, ayez pitié de moi ! ”

“ — C'est tout ?

“ — Oui, c'est tout ce que je sais !

“ — Tu n'as pourtant jamais entendu la messe ?

“ — Mais je ne peux pas : il faut que je garde mes vaches !

“ — Tu n'a jamais volé ?

“ — Jamais ! Quand j'ai ce qu'il me faut, ça va bien !
Quand je ne l'ai pas, je m'en passe !

“ — Tu n'as jamais mangé de la viande le vendredi ?

“ — Je ne sais jamais quand c'est vendredi ; je mange ce que je trouve !

“ — Tu n'as jamais fait de vilaines actions ?

“ — Jamais ! je n'aime pas ça !

“ — Tu n'as jamais menti ?

“ — Ce n'est pas mon habitude !

“ — Tu ne t'es jamais disputé avec ta femme ?

“ — Je l'ai battue quelquefois ; mais c'était nécessaire.

“ — Alors, tu ne vois rien, rien à te reprocher ?

“ — Rien ! excepté que je mange du tabac ; mais dans votre religion ce n'est pas un péché ! ”

Il fut impossible de le convaincre du moindre péché véniel !... Heureux homme !... On ne pouvait pourtant pas lui en faire commettre exprès ! Le prêtre, tout étourdi d'un cas de conscience pareil, s'en revint sans marier ses clients.

Mais, le lendemain, je le leur renvoyai, en lui disant de les marier quand même, les anges n'ont-ils pas chanté : " Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ? "

VIII. — Proverbes abyssins

M. A. Junod écrit dans *les Ba-Ronga* :

" Il s'est fondé un peu partout des Sociétés littéraires qui recueillent avec un soin jaloux les traditions d'autrefois dans les villages reculés et les vallées des montagnes, où l'homme a gardé quelque chose des temps anciens. Il est facile de comprendre que les peuples non civilisés fournissent à la jeune science du *folklore* des matériaux beaucoup plus nombreux et intéressants. L'Afrique, qui a vécu jusqu'ici de sa propre vie et que le contact avec les Européens a fort peu modifiée encore, tend à devenir la terre classique de cette littérature traditionnelle. Dans n'importe quelle tribu, pour peu qu'on sache la langue des indigènes et qu'on se donne la peine de les faire causer, on récoltera une moisson abondante de contes, de proverbes, d'explications fantaisistes des phénomènes de la nature.

Lorsque nous les entendons, il semble qu'il nous arrive un écho des temps très anciens où l'humanité commençait à bégayer. Nos pères ont dû passer par un stage semblable dans leur évolution, et c'est pourquoi ces traditions nous intéressent et nous émeuvent.

• • •

Ces
phient
qui vou
qui vou
ments.
du poin
c'est un
anciens.
Parmi
foule de
pas été u
gènes, à
pas été in
à mes Cro

Les Aby
bes. Leur
plus illettr
met de pèr
répandus d
concision de
fois lapidai
sées, d'obse
obscurer. A
saisi toutes l
récolter, nou
et froide non
sieurs séries

Ces proverbes offrent bien des avantages. Ils photographient le peuple sur le vif. C'est un instantané littéraire, qui vous fait entrer, fouiller, creuser dans l'âme des gens, qui vous livrent leurs impressions, leurs idées, leurs sentiments. Ils nous révèlent tout un monde. Je ne parle pas du point de vue linguistique qui vous intéresse moins; mais c'est un fait qu'on y trouve une mine féconde de mots anciens.

Parmi les 700 proverbes que j'ai ramassés, il y a une foule de mots que je voyais pour la première fois, et ce n'a pas été une petite affaire que d'arriver, avec l'aide des indigènes, à en bien déterminer le sens. Mais ce travail n'aura pas été inutile puisqu'il me permet d'ajouter un chapitre à mes *Croquis Noirs*.

* * *

Les Abyssins, comme tous les peuples, ont leurs proverbes. Leur langue en pullule, en déborde, en est émaillée. Le plus illettré en connaît autant que le lettré. Cela se transmet de père en fils, bouquets de pensées et de sentiments, répandus dans la foule et toujours conservés. L'extrême concision de ces phrases énigmatiques, souvent rimées, parfois lapidaires, concentrant en elles une quantité de pensées, d'observations, de rapprochements, les rend souvent obscures. Aussi je ne prétends pas en avoir toujours bien saisi toutes les nuances. Pourtant, avec le peu que j'ai pu récolter, nous pourrions pour ne pas tomber dans une sèche et froide nomenclature, faire un petit travail divisé en plusieurs séries qui nous permettraient de les mieux présenter.

PROVERBES RELIGIEUX

L'Abyssin, comme je l'ai dit plus haut, est essentiellement religieux. Il a une " religiosité " naturelle et qu'il ne cache pas. On serait mal vu à lui parler " d'éteindre les étoiles ". Il aurait vite fait de répondre :

Il n'est personne que Dieu ne puisse attraper, de même qu'il n'est personne qui ne soit jamais mouillé par la pluie!

On croirait lire quelques passages de Salomon (leur ancêtre, disent-ils). Ecoutez encore :

Dieu se trouve partout, comme l'orge se trouve par toute la terre.

L'homme pense, Dieu exécute.

C'est un peu notre " l'homme propose et Dieu dispose ! " Et ce Dieu suprême est tout-puissant.

Si Dieu le veut, il fait parler même les muets.

La mort et la vie viennent de Dieu.

* * *

Pourtant, ils se font une idée bien incomplète de ce que Dieu attend de nous.

Si la mère léchait bien son enfant, et si chacun payait ses dettes, Dieu serait content !

Avouez que c'est peu !

Payer ses dettes, ici, où tout le monde en a.

" Moi, me disait une espèce de brigand, je ne suis pas voleur ; j'emprunte, je ne rends jamais, c'est vrai, mais je ne vole pas ! "

Qu
plus t
elles n

Pass
On n
dévelop
du bon
Vous

je vous
sert de f
mesure e
bien que
cabane, s
done voir

En ce p
leurs sente
point l'im
rigueur un
Mieux va
La vérité
Voilà qui
Un autre
beaucoup, e

Quant à la mère, si son enfant n'est pas beau, il l'accusera plus tard de ne l'avoir pas assez léché. Pauvres femmes, elles n'ont pourtant pas que cela à faire !

* * *

Passons à un autre proverbe :

On ne sait ni par où sort la fumée, ni comment l'enfant se développe. Comment pourrait-on comprendre les mystères du bon Dieu ?

Vous me direz que la fumée sort par la cheminée! Mais, je vous répondrai que, dans les cabanes d'Abyssinie, ce qui sert de fenêtres, de cheminée et de porte, c'est un trou qui mesure en moyenne 80 centimètres de haut. Vous pensez bien que toute la fumée du feu qui se fait au milieu de la cabane, sort d'un peu partout. Dans ces conditions, allez donc voir où passe la fumée !

* * *

En ce pays, le jeûne est toute la religion! Pourtant, dans leurs sentences, les Abyssins savent réduire et remettre au point l'importance d'un précepte qu'ils observent avec une rigueur un peu trop pharisaïque.

Mieux vaut obéir à Dieu que de jeûner tout le carême.

La vérité vaut mieux que le jeûne.

Voilà qui est clair.

Un autre point religieux auquel les Abyssins tiennent beaucoup, c'est la récitation du Psautier de David. Tous

les grands hommes, les nobles dames, les prêtres et les moines récitent ou sont censés réciter le Psautier partagé en sept parties, une pour chacun des jours de la semaine. Beaucoup s'imaginent que cet acte de piété donne la permission de méconnaître les plus délicates prescriptions du Décalogue. Un proverbe pourtant remet les choses au point :

Mieux vaut un coeur loyal que la récitation de 150 psalmes.

Ici, les coeurs loyaux sont assez rares !

* * *

Citons encore quelques aphorismes qui sont d'une justesse bien catholique, et que ne renierait pas Salomon :

La prière avec l'amour ; la foi avec les oeuvres.

Ne dis pas : Seigneur, Seigneur ; mais fais ce que Dieu veut !

La vérité, c'est la sainteté ! Dieu aime la vérité, comme le veau aime le lait.

Comme terme de comparaison, on aurait pu choisir mieux !

A côté de cela quelques phrases bien philosophiques à l'adresse de ceux qui, se trouvant bien sur la terre, ne pensent pas à l'autre vie.

On vit, on vit et l'on finit par retourner à la terre !

On voyage, on voyage et l'on finit par revenir chez soi !

La mort est au milieu de nous. Faites pénitence et prenez garde.

On croirait entendre saint Jean-Baptiste dans le désert !

Un
Celu
Celu
Et c
La m
Dans
figure g
Une t
Ne do
Que c
Mais.
lent : «
adresse.
L'enne
le cercuei
Il fallai
Celui q
voisin son
Le forge
tout cas, c
aux enfant
Enfin, u
populaire l
S'il y a a
S'il y a d
Le roi ha
pour la sect

* * *

Un mot à l'adresse de ceux qui oublient les morts :

Celui qui vit, croit qu'il ne mourra pas ;

Celui qui est mort, ne croit même pas qu'il a vécu.

Et comme écho au *Statutum est* de saint Paul :

La mort, comme l'hiver, arrive toujours.

Dans ce tableau ne pouvait manquer d'intervenir la figure grimaçante de l'esprit du mal :

Une bonne parole casse les os du diable !

Ne donne aucun pouvoir au diable !

Que c'est beau en théorie !

Mais... passons à d'autres diables, à ceux qui s'intitulent : " Ennemis de Dieu. " Voici quelque chose à leur adresse.

L'ennemi du roi aura la chaîne; l'ennemi de Dieu aura le cercueil.

Il fallait bien aussi quelques superstitions :

Celui qui n'a pas d'orge et celui qui a un forgeron pour voisin sont perdus tous les deux.

Le forgeron est considéré comme un mauvais génie. En tout cas, c'est un personnage dont le nom seul fait peur aux enfants, petits et grands.

Enfin, un dernier mot, faisant allusion à une croyance populaire bien naïve :

S'il y a un roi, il y a le Choa.

S'il y a des pierres, il y a du pain.

Le roi habite le Choa; la première partie se comprend ; pour la seconde partie, voici l'explication. Toutes les mè-

res, ici, racontent à leurs enfants qu'autrefois, dans les temps les plus reculés, toutes les pierres étaient du pain ; mais qu'un jour, le bon Dieu irrité contre les hommes changea ces pains en pierres.

PROVERBES MORAUX

Maintenant nous allons voir défiler les vices et les vertus. Attaquons d'abord l'orgueil, c'est le père et le grand-père.

Si tu veux te vanter, parle à un tronc d'arbre.

C'est ce que conseillaient les Pères du désert à leurs disciples.

Celui qui dit : " Je ne me trompe jamais ", se trompe en le disant :

Quand l'eau veut s'agiter, elle devient sale.

Voici une copie de la parole d'un philosophe français : " l'épi mûr baisse la tête ; l'épi vide la relève. "

Une courge pleine de pois ne rend aucun son. Une courge vide est très sonore.

La vanité sottise pousse à insulter les autres ; mais là encore l'orgueilleux trouve sa punition.

Quand on crache en l'air, étant couché sur le dos, le crachat vous retombe dans la bouche !

C'est-à-dire que l'on est toujours éclaboussé par l'injure avec laquelle on veut salir les autres.

• • •

Voic
yeux b
L'av
c'est le
N'all
Ne de
Le ko
branches
C'est
vant :
Quand
C'est-à

Quant a
Au pau
Le chiff
pas, tu le d
Il ne lui
Si son oei
Qui donc
gagner en sa
On ne s'a
herbe !
Un mot en
ventre "
Celui qui p
dans le pays

Voici maintenant le pauvre avare avec sa mine creuse, ses yeux brillants, ses doigts crochus.

L'avare, c'est une mare stagnante; l'homme généreux, c'est le torrent qui coule.

N'allez pas lui demander quelque chose :

Ne demande pas de l'ombre au kolkonal.

Le kolkonal est une espèce de candélabre naturel dont les branches clairsemées laissent passer le soleil.

C'est encore du mauvais riche que parle le proverbe suivant :

Quand il voit un pauvre, l'oeil lui fait mal !

C'est-à-dire qu'il ferme les yeux pour ne pas voir.

* * *

Quant au pauvre, il n'est pas très bien traité non plus.

Au pauvre les haillons; au riche l'or.

Le chiffon du riche n'est pas à toi, laisse-le; n'y touche pas, tu le déchirerais.

Il ne lui reste que ses yeux pour pleurer, mais :

Si son oeil pleure, il a ses mains pour l'essuyer !

Qui donc s'intéressera à lui ? Personne ! Il n'y a rien à gagner en sa compagnie.

On ne s'approche pas du pauvre; on ne rabote pas une herbe !

Un mot en passant à ceux qui font " un Dieu de leur ventre ".

Celui qui prend conseil de son ventre, ne sera pas enterré dans le pays de son père.

C'est-à-dire que, sous l'impulsion de ses désirs toujours inassouvis, le gourmand sera un enfant prodigue, mais un prodigue qui ne reviendra plus à la maison de son père...

Je pourrais continuer la série et passer en revue tous les vices; mais je serais trop long !

LA FAMILLE

Ici tout le monde y passe : l'enfant, l'homme, la femme, le vieillard, le beau-frère, le frère, et même la belle-mère!

Et tout d'abord apitoyons-nous sur le sort de l'orphelin!

L'orphelin a les cheveux longs.

Personne n'est là pour le raser.

L'enfant doit être traité avec bonté :

Aux mouches ne montrez pas une plaine; aux enfants ne montrez pas les dents.

Et si l'enfant a perdu sa mère, il ne tardera pas à s'en apercevoir :

La mort d'une mère et un siège de pierre font mal avec le temps.

Voici maintenant le jeune homme, tout fier, qui s'avance en riant sur la route de la vie... On l'avertit de prendre garde aux illusions, qui, comme un phare électrique, illuminent un bout de la route, en laissant l'autre dans l'ombre:

Le jeune homme voit d'abord le ciel, le ciel; ensuite, il voit la terre, la terre.

* * *

Le père doit penser à ses enfants :

En
femme
Il de
tent pa
Cons
conseill
Profi
viendrai
Pende
soleil, m
Mais s
Celui
preuse.
On ne
Dans la
En s'ai
le lion.
Saluons
L'enfant
Le vieill

Je ne sais
s'habille, ba
médisance!
mais la femm
menée. D'abc
vés que par

En mangeant pense à tes enfants; en te parant pense à ta femme.

Il doit les conseiller, et tant pis pour eux, s'ils ne l'écoutent pas.

Conseille-le-bien ; s'il ne suit pas tes conseils, l'épreuve le conseillera.

Profite, enfant, de ce que tu as encore ton père, que deviendrais-tu sans lui ?

Pendant que tu as ton père, orne-toi; pendant qu'il fait soleil, marche !

Mais surtout, respecte-le, car :

Celui qui discute devant son père, sa bouche devient lépreuse.

On ne maudit pas son père, on ne laboure pas le ciel !

Dans la famille, c'est l'union qui fait la force.

En s'aidant entre eux, les fils du filet retiennent même le lion.

Saluons en passant le vieillard.

L'enfant a un anneau à l'oreille.

Le vieillard a ses cheveux blancs.

LA FEMME

Je ne sais plus quel satirique français disait : " la femme s'habille, babille et se déshabille ". Toilette, bavardage et médisance!... Je n'admets pas du tout cette définition ; mais la femme abyssine est encore bien plus durement malmenée. D'abord un mot de mépris à ceux qui n'ont été élevés que par des femmes :

Un fils de veuve sait marcher, mais il ne sait trancher aucune affaire.

L'homme, le père, n'a pas été là pour imprimer une forte éducation.

* * *

Ce qu'on demande à la femme, ici, c'est le travail (moudre le grain) et des enfants. On ne voit pas en elle une "compagne", mais un instrument.

Celui qui t'a pris peut te renvoyer; mais je plains ceux qui t'ont donné le jour.

Il faut donc qu'elle travaille. C'est, en effet, une constatation à faire : ici, un homme sans femme ne peut pas subsister; pas de boulanger, pas d'auberges, il lui faut un moulin à deux bras.

Le blé sans la femme, ne sert de rien.

La femme est faite pour le travail, comme la sandale pour le matin.

En effet, quand a-t-on besoin de se préserver du froid, sinon le matin, surtout quand la gelée a blanchi la terre; de même, si une femme ne travaille pas, à quoi servirait-elle ?

Voyons maintenant dans le détail ce que l'on reproche à ces "dames".

Là où il y a plusieurs femmes, la cuisine brûle.

La jaserie est aussi habituelle aux femmes que la frayeur aux mulets.

Et dans le ménage, que d'accrocs, que de sujets de reproches !

Elle
peigne
Opé.
journé
Elle
de man
En f
huit.

Tanti
Elle s
Elle c
pas cass
De sor
son mari
Il me j
Il m'en
Enfin,
on ne per
Ton vé
Ton vér

En Aby
mères" jo
La belle-n
de bâton ré
Enfin, ur
La belle-n
taire, pende

Elle sort en disant : je vais travailler, et elle va se faire peigner.

Opération qui, comme je l'ai dit plus haut, dure une demi-journée !

Elle dit : " j'ai oublié de mettre du sel ", quand on a fini de manger.

En faisant de la nourriture pour un, elle met du sel pour huit.

Tantôt trop, tantôt pas assez.

Elle s'étrangle en mangeant et s'étouffe en buvant !

Elle casse le plat et le remet en place comme s'il n'était pas cassé !

De son côté, elle ne se fait guère illusion sur le compte de son mari :

Il me frappe comme s'il me haïssait.

Il m'embrasse comme s'il m'aimait.

Enfin, comme bouquet, ce coup de massue, après lequel on ne peut plus que tirer l'échelle :

Ton véritable ami, c'est ta vache ;

Ton véritable ennemi, c'est ta femme !

* * *

En Abyssinie comme en bien d'autres pays, les " belles-mères " jouissent d'une réputation déplorable.

La belle-mère qui se mêle de tout, recevra le tiers des coups de bâton réservés à la femme.

Enfin, un conseil très énergique à leur sujet :

La belle-mère ! flattez-la... mais si elle ne veut pas se taire, pendez-la !

LE ROI

Voici le représentant de la force! de l'autorité. Comment les proverbes populaires vont-ils le traiter? Lui lanceront-ils les mêmes épigrammes qu'aux femmes? Non; ils ne l'oseraient. L'Abyssin a trop l'instinct de l'obéissance aveugle vis-à-vis de l'autorité forte et armée! On le compare d'abord au vautour, oiseau qui inspire, comme nous le verrons plus loin, une vénération superstitieuse.

Le roi est le gardien du peuple ;

Le vautour est le gardien de la viande !

Si le roi meurt, qui nous jugera ?

Si tu vois le roi, demande la justice; si tu vois la pluie, sème !

Si tu as commis quelque injustice envers le roi, tu passeras la nuit noire.

Ce que nous traduisons, nous, par nuit blanche !

Le prêtre s'occupe de ton âme.

Le roi s'occupe de ton or.

Et comme, de gré ou de force, il faut donner, vient ce proverbe d'une philosophie résignée :

Fais de bon coeur tes cadeaux au roi.

LES SAVANTS

Les savants ne jouissent certes, pas, ici, du respect qu'ils inspirent en Europe. Chez ce peuple éminemment guerrier, on n'admire que la force armée et brutale; les chefs ne s'abaisseraient jamais à écrire une lettre.

La
gne.
La
c'est
Ce
lettres
passar
vre qu
pour l
source
L'im
Aprè
ture là
De m
compre
La vé
Mais
pris pou

Je pou
tions, qui
vous fatig
cueillies a
La vian
C'est "
Il serait
mais, qui le
Ne tenez
la lâchez pe

La niaiserie de la science est aussi grande qu'une montagne.

La pire des bêtes, c'est le scorpion; le pire des hommes, c'est le lettré.

Ce mépris provient-il de la vanité arrogante et fière des lettres abyssines? Peut-être, mais aussi de ce que le lettré, passant sa vie à lire et à écrire, à gratter les peaux de chèvre qui lui serviront de parchemin, est nul au combat; or, pour l'Abyssin, la guerre, c'est la suprême science, la seule source de gloire.

L'intelligence vaut mieux que l'étude.

Après un intelligent, tais-toi; ne cherche pas la nourriture là où les singes ont passé.

De même, si tu ne comprends pas, inutile de chercher à comprendre; tes doutes s'éclairciront d'eux-mêmes :

La vérité et le matin s'éclaircissent avec le temps.

Mais ne manquons pas d'affirmer hautement notre mépris pour la science.

* * *

Je pourrais vous fournir encore une foule de petites citations, qui toutes auraient leur charme; mais je crains de vous fatiguer. Pourtant encore quelques petites fleurs cueillies au hasard dans le parterre que j'avais sous la main.

La viande que tu ne manges pas n'est pas bonne.

C'est " le raisin trop vert et bon pour des jougats ".

Il serait bon de mettre une clochette au cou du lion! oui! mais, qui la lui mettra ?

Ne tenez pas la queue du léopard, ou, si vous la tenez, ne la lâchez pas.

Si tu mets de la viande sur un âne, et si tu dis à une hyène de le conduire, ça n'ira pas !

O agneau, si je ne te mange pas, tu me mangeras, dit l'hyène.

Et ce dialogue entre la cigogne et la sauterelle :

“ — Où vas-tu, cigogne ? demande la sauterelle.

“ — Avec toi !

“ — Quelles provisions emportes-tu !

“ — Toi ! ”

IX. — En voyage. — Les vacances. — Gouala. — Le mont Aléqua. — Eglises et puces schismatiques

Les vacances étaient arrivées, les classes étaient finies, nos 60 enfants s'étaient envolés chacun dans sa montagne, et le silence s'était fait dans notre lugubre ravin ! Plus de ces cris joyeux, plus de ces chants monotones qui bercent notre vie quand nos élèves sont là. C'était le calme plat, le grand silence, que ne venaient rompre parfois que les vociférations de quelque tribu de singes en marche.

• • •

Les classes étaient finies !... Il faut vous dire que je suis professeur de belles lettres ! Parfaitement ! Nos enfants vous feront de très beaux *a. b. c. d. e.*, comme vous voudrez ! C'est dur à entrer, mais quand ça y est, ça tient bon, ça s'accroche. Quelquefois pourtant ça se décroche.

L'autre jour, interrogeant un de nos anciens élèves qui

n'ava
s'il sa
“ —
croix
a, b, c,
C'es
cervell

La pr
30 petit
au supri
curie ba
coucher ;
taillon, j
descendai
rent dess
torrent m
siège à me
On com
Après quo
sans péché
arriver. M
les entendr
leur rude g
ciel bleu, de
nos têtes, la
Ensuite,
facile pour
c'était dur à

n'avait jamais brillé par son intelligence, je lui demandai : s'il savait encore au moins l'alphabet.

“ — Oh ! oui, mon Père, s'écria-t-il, et armé d'un signe de croix comme s'il eût voulu chasser le diable, il se lance : *a, b, c, d, ichel !* ”

C'est tout ce qui était resté de français dans sa pauvre cervelle !

* * *

La première année de mon arrivée, on me mit à la tête de 30 petits diables, bien gentils, bien mignons, mais polissons au suprême degré. Pas de salle d'école, ici. L'espèce d'écurie baptisée du nom de collège contient juste de quoi se coucher ; une autre cabane sert de réfectoire. Avec mon bataillon, je dégringolais donc les flancs abrupts du ravin, je descendais en bas, tout en bas, dans le lit rocailleux du torrent desséché. Une relique de tronc d'arbre déposé par le torrent me tenait lieu de chaire ; une pierre plate servait de siège à mes élèves.

On commençait par faire la prière, ce qui allait tout seul. Après quoi, je leur apprenais à réciter : “ O Marie, conçue sans péché... etc. ” Il leur fallut plus d'un mois pour y arriver. Mais quand ils l'eurent appris, ce fut splendide de les entendre hurler ces douces paroles, de toute la force de leur rude gosier ; et je m'imaginais que, du haut du grand ciel bleu, dont j'apercevais un petit morceau au-dessus de nos têtes, la bonne Sainte Vierge devait sourire.

Ensuite, on attaquait l'*a, b, c, d*, qui est relativement facile pour eux dont la langue a plus de 250 signes ; mais c'était dur à avaler.

Le plus dur, ce fut de leur faire lire deux lettres à la fois ; ils m'auraient volontiers répondu avec le *Vieux Sargent* de Déroulède :

Ce n'est pas, après tout, qu'on n'ait pas eu de maîtres.
On a, tout comme un autre, appris son a, b, c ;
Seulement, quant à faire des mots avec des lettres,
Ça m'a paru frivole, et je m'en suis passé ! ”

Entre temps, des disputes s'élevaient, accompagnées de coups de poings gratuits et obligatoires. D'autres fois, sans prévenir, l'un d'eux se mettait à s'étendre désespérément, comme un homme qui s'éveille, poussant des bâillements sonores, semblant me prouver que je devais les intéresser beaucoup !

* * *

Pourtant, mes cours avaient du succès, ils étaient très suivis. Toute la marmaille du pays, en petite tenue, était aux alentours à cheval sur le nez des roches, répétant avec des modifications variées, les mots si barbares qu'on écorchait en bas ; et quand un malheureux chien venait à passer, la bande joyeuse disparaissait et s'efforçait de l'acculer dans un coin pour le lapider ! C'est bien le cas de dire que cet âge est sans pitié.

Enfin, pour achever le tableau, Monsieur ou plutôt feu Tambour 1er venait, lui aussi, assister à mes cours pour faire la police, et aboyer quand passait un chien en maraude ou qu'il sentait au loin l'hyène ou le léopard.

To
moins
Ainsi
me ur
Dur
de par
ne res
Gouala
n'est c
étape s
Auss
bour m
élément
cher, sa
sauvage
durent ;
nombre
Au po
aperçu,
de mètre
lui dire :
Mais, je s
pas être
mon chen
il m'aura
toujours.
Vers 6
saient plu
qui les ne
chapeau, r
son comme

Tout cela, c'est de l'histoire ancienne. Aujourd'hui, j'ai moins d'élèves; mais ils sont choisis parmi les meilleurs. Aussi nous avançons plus vite, oh! pas en rapide, mais comme un pauvre train de marchandises.

Donc, les élèves étaient partis, et, moi aussi, je grillais de partir, de m'arracher à cet étouffoir d'Alitiéna, où l'on ne respire que de la fièvre et de l'orage, et, je partis pour Gouala, notre poste le plus avancé au coeur de l'Agamié. Il n'est qu'à 50 kilomètres d'Alitiéna, mais c'est une rude étape sous le soleil des tropiques.

Aussi, je me payai un voyage au clair de la lune. Tambour m'accompagnait avec deux hommes armés; précaution élémentaire dans un pays pareil! Qu'il faisait bon marcher, sans chapeau, sans ombrelle, au milieu de cette nature, sauvage endormie! Quelques hyènes et léopards attardés durent probablement nous apercevoir; mais nous étions en nombre et... Tambour veillait.

Au point du jour, on frôla des broussailles où l'on avait aperçu, quelques jours auparavant, un boa d'une douzaine de mètres. J'eus un instant l'idée d'aller le réveiller pour lui dire: " Allons, frère serpent, *Benedicamus Domino!* " Mais, je sais, par expérience, qu'il est des gens qui n'aiment pas être réveillés en sursaut, et je jugeai prudent de passer mon chemin, car si mon mulet l'avait aperçu, j'étais perdu: il m'aurait fait dégringoler dans le ravin que nous longions toujours.

Vers 6 heures, j'étais transi de froid; mes hommes n'osaient plus mettre les pieds à terre, dans la gelée blanche qui les mordait. Mais, dès huit heures, il fallut arborer chapeau, mouchoir et ombrelle, et une heure après, la cuisson commençait!

Enfin, à midi, nous arrivâmes à Gouala sans aventures.

• • •

La plaine d'Adigrat est un immense cirque d'environ 20 kilomètres de tour. Partout sur les rebords, on voit de ces montagnes curieuses, dont j'ai parlé plus haut, et qu'on appelle *ambas*.

L'une d'elles, qui étale une immense table à 3,250 mètres d'altitude, m'attirait singulièrement; je voulus y grimper. Après tout, j'étais en vacance! et une imprudence de plus ou de moins, ça ne nuit pas, d'autant plus que je compte beaucoup sur mon ange gardien, ce qui est, croyez-moi, la meilleure des assurances sur la vie !

Nous partîmes donc un matin, deux hommes armés de fusils, mon mulet et moi. Après une heure de marche dans la plaine, nous arrivâmes au pied de la montagne, et l'escalade commença. Elle dura plus de deux heures, par des chemins impossibles, où les pierres, glissant sous nos pieds, nous faisaient rouler avec elles. Les quelques hommes que nous rencontrâmes me prirent pour un officier italien, ce qui vous expliquera la suite des événements.

Arrivés au pied du dernier contrefort, nous longeâmes un petit village et nous demandâmes le chemin. On nous répondit que nous devions prendre chez eux un guide; sans quoi nous risquions fort de nous casser le cou. Mais, apercevant une espèce de sentier au milieu des roches, nous nous y engagâmes et échappâmes aux regards méchants qui semblaient nous fusiller. Nous arrivâmes enfin au sommet, non sans quelques fortes émotions.

Le
vaste
900 d
qu'aux
penda
gement
trônais
nant un

M'ava
la rêveri

Mic
Ton
Tou
La

Sur le
attardé, s
mes pieds,
de pics, p
quelques t
des taches
j'avais les
horizon vaj
ges éternell
nirs, et En
rissante; à

Le soleil était aussi chaud que possible; mais sur cette vaste table naturelle qui mesure 600 mètres de large sur 900 de long, un vent froid et glacial nous pénétrait jusqu'aux os. On y voit encore quelques ruines d'un fort bâti pendant la guerre des Italiens, qui subirent un rude engagement aux pieds de ce mont Aloqua au sommet duquel je trônais. Un seul petit arbre restait là, mélancolique, donnant un petit coin d'ombre dont je ne voulus pas profiter.

* * *

M'avançant sur le rebord sud-ouest, je me laissai aller à la rêverie.

Midi, roi des étés épandu sur la plaine,
Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu.
Tout se tait; l'air flamboie et brûle sans haleine,
La terre est assoupie en sa robe de feu.

Sur le fond bleu du ciel, un seul petit brouillard blanc, attardé, se tordait languissamment comme un reptile; à mes pieds, une mer de montagnes, une sarabande effrénée de pics, plus curieux les uns que les autres; par-ci par-là, quelques taches noires indiquaient des villages, et de grandes taches blanches, les moissons jaunissantes. Devant moi, j'avais les monts du Sémieu, dont loin, très loin, dans un horizon vapoureux, on aperçoit par les temps clairs les neiges éternelles; à droite, Adona, avec ses belliqueux souvenirs, et Entitcho, où autrefois s'élevait une chrétienté florissante; à gauche, quelques chaînes de montagnes, deux

volcans qui parfois laissent flotter sur leur crête un panache de fumée et la mer, qu'à certains jours on peut apercevoir.

Me retournant, je voyais derrière moi, à droite, dans un nid de verdure, Gouala, notre poste d'observation au milieu des schismatiques, où nous avons eu tant de peine à nous accrocher quand même. Et puis, à l'horizon, une suite de montagnes brûlées, noires, affreuses, maudites, où se cache Alitiéna, aux confins de l'Abyssinie, auprès de farouches tribus musulmanes. En face de moi, dressant son nez rocheux, le mont Fekada, sur les flancs duquel les Dominicains avaient, au XIII^e siècle, élevé une église dont on voit encore les ruines; et toujours dans la même direction, les monts Baréknaa, Météra et Tesné, où moururent de faim plutôt que de renier leur foi, des milliers de catholiques, dont les gens du pays, quoique schismatiques, vénèrent la mémoire. Enfin, à gauche, par delà les monts, par delà les plaines, par delà les mers... c'était la France !...

* * *

Ah ! que ce mot-là fait palpiter le coeur de ses enfants qui sont loin d'elle ! Un tribun de la Révolution disait : " On n'emporte pas la patrie à la semelle de ses souliers ! " Il se trompait... et probablement il ne l'avait jamais quittée, lui, car il n'aurait pas parlé ainsi ; oui, il se trompait, car on l'emporte avec soi, au fond du coeur, à la fine pointe de l'âme, comme un souvenir mélancolique qui demande des prières.

Et, doucement, me revenaient au cœur ces vers, écrits par
un missionnaire, et non par un tribu :

La France! Oh! ce soir-là, comme elle semblait belle!
Vous souvient-il? Le feu du ciel était si pur!
Le navire fuyait, fantastique hirondelle,
A regret, dans ce double azur!

Plus d'un front se tournait vers l'horizon d'arrière,
Pendant que d'un sanglot montait l'adieu fatal;
Pour sentir frissonner la caresse dernière
De la brise du sol natal!

C'était avril en fleurs sur les côtes de France
C'était, plus loin... plus loin... dans un rêve lassé,
Rêve d'amour intime et d'intime souffrance,

Un coin du foyer délaissé...
Ce coin obscur de la Patrie
Où deux êtres pleuraient tout bas,
En songeant qu'un peu de leur vie...
Leur enfant... s'en allait là-bas!
La maison à toiture grise,
La maison où l'on a vécu,
Qui dort, inquiète et surprise
De sentir un vide inconnu!

La terre où notre âme était née,
Où flottaient tant de souvenirs,
Où chaque chose était aimée,
Où l'on rêvait vivre et mourir!
Toutes ces choses évoquées
Passent du cœur devant les yeux...
Et c'est quand on les a quittés,
C'est alors qu'on les aime mieux!...

* * *

J'allais probablement me laisser bercer longtemps par " la douce souvenance " du " cher pays de mon enfance "... quand je vis arriver Dilibis, grotesquement drapé dans la couverture du mulet :

" Figurez-vous, me dit-il, qu'il y a là quatre hommes, qui me disent que vous êtes un officier italien ! Quand je leur réponds que c'est pas vrai, ils ne me croient pas. Ils sont bêtes, savez-vous ! "

J'allai trouver les quatre individus, qui me regardèrent avec un air plus que froid. J'essayai de dissiper leur erreur. Ce fut inutile. Les laissant alors creuser le problème qui les intriguait, je me retirai pour lire mon bréviaire. A la fin, ils partirent sans rien dire ; c'est ce que nous attendions pour prendre un peu de pain et de café froid.

En redescendant, nous croisâmes quelques petits bergers qui, de loin, nous appelèrent : " Italiens ! " Dilibis voulait aller leur tirer les oreilles, mais, voyant que ce mot-là ne m'avait pas du tout troublé, il jugea toute représaille inutile, et nous continuâmes à descendre. Le soir, fatigués, mais contents, nous rentrâmes au logis.

Le lendemain, dans tout le pays, courait le bruit qu'un officier italien avec 300 *bachibouzouks* (soldats indigènes) et deux mitrailleuses étaient montés sur le mont Aloqua !

Bien plus, pendant que j'étais en haut, un homme qui nous avait vu passer était descendu en courant avertir le chef d'Adrigrat que " les Italiens envahissaient le pays ", et une bande était partie pour attaquer ces " Italiens ".

Heure
passer
sans q
met de
rions t
Le s
lettre à
" Il p
établis s
tranquil
Cela v
se propa
J'allai
ala pour
res) qui,
le Père E
passant la
un gros di
soldats ron
Mais il y
tout noir d
en guise de
torent " I
poignées de
d'herbe nou
Vous pense
Aussi, à la
tion!... elle
Lorsque je
ches vertes à
dans ma ceint

Heureusement un de nos amis, qui, lui aussi, m'avait vu passer, rassura tout le monde et mit les choses au point ; sans quoi, nous aurions eu à subir un siège en règle au sommet de la montagne et je ne sais comment nous nous en serions tirés.

Le surlendemain, le chef d'Ambra-Esiou envoyait une lettre à celui d'Adigrat, lui disant :

“ Il paraît que les Italiens ont envahi le pays et se sont établis sur le mont Aloqua. Que fais-tu ? vas-tu les laisser tranquilles ? ”

Cela vous donne une idée de la façon dont les nouvelles se propagent par ici.

J'allai plusieurs fois visiter l'église schismatique de Gouala pour en photographier les peintures (lisez : caricatures) qui, pour le pays, ont une valeur singulière ! On y voit le Père Eternel brandissant l'étendard du pays ; Pharaon passant la mer Rouge avec des soldats coiffés de la *chéchia* ; un gros diable, au ventre énorme, dévorant des hommes ; des soldats romains avec des fusils à pierre, etc., etc. . .

Mais il y avait un revers à la médaille. Je sortais de là tout noir de puces. Il y a 80 ans que cette église est bâtie ; en guise de sièges, dans les quatre espèces de couloirs qui entourent “ le Saint des saints ”, on déposa alors quelques poignées de foin ; à chaque grande fête on ajoute un peu d'herbe nouvelle sans jamais enlever celle d'autrefois . . . Vous pensez comme les puces sont heureuses là-dedans. Aussi, à la vue d'un blanc, habillé de blanc, quelle tentation ! . . . elles ne pouvaient pas y résister.

Lorsque je sortis de l'église, Dilibis, un paquet de branches vertes à la main, “ épousseta ” ma scutane. Rien que dans ma ceinture, je trouvai plus de 70 bestioles !

Enfin, dépué tant bien que mal, je partis ! Mais je devais traverser un vestibule où l'on dort la veille des fêtes, afin d'être tout près, pour commencer le chant de grand matin. En huit pas, j'eus enjambé le foin qui se trouvait encore là ! Mais quelle ne fut pas ma stupéfaction, revenu à la lumière, de voir encore ma soutane blanche constellée de points noirs ! J'allai bien vite m'enfermer dans l'écurie du mulet pour changer de linge ! . . .

Je me demande comment les indigènes font pour supporter tant de vermine ! . . . d'autant plus, comme me faisait remarquer Dilibis, que " ce sont des puces plus mauvaises que les autres, étant des puces schismatiques " .

* * *

J'eus encore plusieurs autres aventures. Glissant un jour sur un rocher, j'allai dégringoler dans une mare d'eau verte ; je faillis avoir l'estomac défoncé par mon mulet, etc.

Une dernière enfin vous peindra au vif la haine que les pauvres schismatiques ont pour nous.

J'étais allé à Maï-Brazio, où nous avons un prêtre et une centaine de catholiques. L'église du pays, bien petite (4 mètres de large sur 10 de long), a été brûlée par le Dedjaz Hagas, il y a dix ans, et, depuis ce temps, nous n'avons pas même pu obtenir la permission de lui remettre un toit en branchages. Quand nous demandons timidement la permission à un chef, il s'excuse : " Il faut pour cela la permission du roi ! " qui ne l'a jamais accordée. Notre prêtre dit donc la messe dans une petite chambre, en attendant mieux.

Voi
de me
d'autr
pondre

Tout
ble Just
" La
excellent
preuve d
s'en rap
puisque j
" L'on
d'un affr
gien, il ve
de beurre
du réseau
s'assied à
che l'écuel
dégage suc
ayant soin
beurre. Il
la blessure
renverse, ti
cette positio

X. — Maladies et Remèdes

Voici un chapitre qui va probablement laisser plusieurs de mes lecteurs incrédules. Les uns diront : il exagère ; d'autres : c'est impossible ! Je me contenterai de leur répondre : “ Venez voir vous-mêmes ! ”

* * *

Tout d'abord, voici un fait tiré d'une lettre du Vénérable Justin de Jacobis.

“ La plupart des membres de cette tribu (Irobs), dit-il, excellent dans les opérations de la chirurgie et ils font preuve d'une adresse rare et d'une grande énergie. On peut s'en rapporter au trait suivant, dont je garantis la vérité, puisque j'en ai été moi-même le témoin.

“ L'oncle maternel du Bélata Sebahatou était tourmenté d'un affreux mal d'entrailles. Comme il est habile chirurgien, il veut se guérir lui-même. Il commence par remplir de beurre fondu une grosse écuelle de bois, qu'il recouvre du réseau abdominal d'une vache tuée sur l'heure. Puis il s'assied à terre, s'ouvre le bas-ventre avec un rasoir, approche l'écuelle, fait tomber ses intestins dans l'écuelle et les dégage successivement de la graisse d'où vient tout son mal, ayant soin d'oindre de temps en temps ses mains avec du beurre. Il remet ensuite le tout à sa place naturelle, coud la blessure avec du gros fil; après quoi il se couche à la renverse, tirant les jambes à lui, et reste immobile dans cette position, jusqu'à ce que la plaie soit cicatrisée et que

son mal soit entièrement disparu. ” *Vie du vénérable de Jacobis*, p. 228.)

Eh bien ! qu'en dites-vous ? Voilà une histoire qui, si vous l'avalez, vous permettra de digérer tous les autres détails non moins curieux qui vont suivre.

Passons donc en revue quelques-unes des maladies qui peuvent survenir en ces climats, et voyons les remèdes que les indigènes y apportent. Cela fera sourire peut-être ; mais j'en garantis l'authenticité.

* * *

Posons d'abord comme principe, que ces gens, sans être autrement bâtis que nous, ont une constitution bien plus robuste ; aucune des mille excitations nerveuses de notre civilisation raffinée n'est jamais venue les amollir ou les débilitier. Leur épiderme physique (comme le moral) est extrêmement dur. Des choses qui feraient évanouir un malade en Europe passent ici presque inaperçues. Un exemple : ils ont souvent besoin de purgatifs ; nous avons des pilules énergiques dont une seule produit sur les tempéraments les plus réfractaires un effet immédiat. Dilibis en avala un jour quinze à la fois... et n'obtint aucun résultat, rien, absolument rien !

Il y a eu, cette année, une “ épidémie ” de têtes cassées !

Rien que dans notre tribu plus de treize cas en deux mois. En passant sous leurs portes si basses, les gens se cognent et se fendent le crâne.

Le chirurgien arrive. Armé d'un couteau ou d'un rasoir, il commence par raser la tête avec un peu d'eau sans savon,

et tr
Le c
quell
et lié
nu ! I
lade, c
res, in
cevra
la cerv
calotte
Le p
Quan
duquel
Sur l
et de fa
sera le r
Par la
de l'eau
enlève le
et on co
guéri. Q
me d'herb
Les ma
qu'ils ne
mées de fo
reux quan
ne vont pa
D'autres
rats ! Mais,
Il fallait

et trace une grande incision en croix sur la partie malade. Le cuir chevelu est écarté, et les quatre extrémités, auxquelles avec une aiguille on a attaché du fil, sont rabattues et liées à un cordon qui entourent le front. Le crâne est à nu ! Il s'agit de le couper afin d'enlever toute la partie malade, et notre chirurgien, avec son couteau, passera sept heures, huit heures, à enlever des parcelles de crâne, qu'il recevra dans une cuillère, afin qu'elles ne tombent pas dans la cervelle. A quelques-uns, même, on enlève ainsi toute la calotte crânienne.

Le patient n'a pas dit un seul mot pendant ce supplice.

Quand la partie fêlée est enlevée, reste un trou au travers duquel la cervelle apparaît.

Sur la cervelle, on appliquera un cataplasme de beurre et de farine ; on remettra en place le cuir chevelu et on laissera le malade se reposer.

Par la suite, trois fois par jour, on lave la blessure avec de l'eau qui va se promener jusque dans la cervelle. On enlève le précédent cataplasme pour en remettre un autre, et on continuera jusqu'à ce que le malade soit mort ou guéri. Quelquefois, au lieu de farine, on met un cataplasme d'herbes spéciales dont j'ignore et le nom et la vertu.

Les malades se laissent soigner sans mot dire ; on dirait qu'ils ne souffrent pas. L'odeur du beurre attire des armées de fourmis rouges, et, la nuit, c'est un supplice ; heureux quand, après avoir mangé la farine et le beurre, elles ne vont pas se promener à travers la cervelle !...

D'autres visiteurs, attirés de la même manière, ce sont les rats ! Mais, contre ces derniers, la lutte est plus facile.

Il fallait naturellement trouver une explication à cette

épidémie de têtes cassées. Les schismatiques disaient: " En se mariant entre parents, les Irobs " brisent les os " (c'est le mot consacré pour stigmatiser les mariages entre parents, défendus ici jusqu'au 8e degré) — et pour les punir Dieu leur rise les os aussi! — Et d'une! — Les Musulmans, nos voisins, attribuent cette calamité à l'apparition de grandes bandes de corbeaux! — Et de deux! "

Nos paroissiens, eux, ne pouvaient pas manquer de trouver une explication encore plus saugrenue: selon eux, c'est tout simplement un démon domestique, qui leur frappe la tête, quand ils passent sous la porte, où, paraît-il, il loge d'habitude! — Et de trois.

Enfin, les plus sensés y voient une punition de Dieu... et ils ont raison!

* * *

Les Abyssins ont souvent des maladies d'yeux, dues surtout à la malpropreté et à la fumée dont leurs habitations sont souvent remplies. Selon les cas, ils se mettent dans l'oeil du vin blanc, de l'eau bouillie avec certaines plantes, du savon et même du tabac à priser! Quelquefois, avec les doigts, on retire l'oeil; on gratte l'intérieur, on enlève ce qui gêne, on introduit à l'intérieur de l'orbite du sel et du beurre, et l'oeil est remis en place. Quand la paupière inférieure est gonflée, on la traverse avec une aiguille enfilée, ou entaille la paupière avec un rasoir, on enlève la partie malade, on lave avec de l'eau et le malade est guéri.

Pas de dentistes ici! C'est un luxe inconnu. On a surtout recours aux grosses tenailles du forgeron, ou bien encore

on ap
frapp
démén
Qua
fait 30
faire s
lité de
suite av
Ici es
nat, tun
souffrir.
dans la
soit crev
mettre u
Quand
mal, on c
badigeonn
Les bles
deviennen
qu'ils se s
le remède
aiment mie
d'eux. Et,
die à laque
teuse des

Parlons n
Mais le bon

on applique un bâton sur le côté de la dent malade et on frappe le bâton avec un gros caillou jusqu'à ce que la dent déménage.

Quand une dent remue et qu'on tient à la conserver, on fait 30 petits trous dans la gencive avec une aiguille, pour faire sortir le sang; après quoi, une femme qui a la spécialité de ce remède, badigeonne la gencive plusieurs jours de suite avec du noir de fumée, et la dent redevient solide.

Ici est assez fréquente une espèce d'angine appelée *hanat*, tumeur qui se forme derrière la luvette et fait beaucoup souffrir. Le remède est simple: le médecin enfonce le doigt dans la gorge du malade et pèse jusqu'à ce que l'abcès soit crevé. Pour éviter d'être mordu, il commence par lui mettre un bâton entre les mâchoires.

Quand le cou et le haut de la poitrine sont le siège du mal, on crible de coups d'aiguille la partie malade et on la badigeonne avec du noir de fumée.

Les blessures, vu la malpropreté dans laquelle ils vivent, deviennent bien vite affreuses. Impossible d'obtenir d'eux qu'ils se soumettent à un traitement suivi! Ils emportent le remède et... le cachent dans un coin de la maison! Ils aiment mieux appliquer un cataplasme de plantes connues d'eux. Et, soit dit en passant, ils n'ont pas une seule maladie à laquelle ils n'opposent la vertu plus ou moins douteuse des "simples."

* * *

Parlons maintenant du ténia. Ici, tout le monde l'a. Mais le bon Dieu a mis le remède à côté du mal. Le *koussou*

pousse ici partout et tous les Abyssins en usent. Ce remède, dont ils s'accrochent assez bien, parce qu'ainsi le veut l'usage, a une amertume comparable à celle du sulfate de quinine.

L'absorption dudit purgatif donne lieu à des scènes d'un inénarrable comique. Quand, après de multiples grimaces, la dose est enfin avalée, il faut voir les clients se démener comme des diables, faire des contorsions en tous sens afin de précipiter la descente et la circulation du remède. Une heure après environ, ils vont s'étendre au soleil comme des lézards. Le *koussou* est un redoutable poison et bien des gens parfois, en forçant la dose, en sont plus malades que leur ténia, lequel ressuscite toujours.

Contre la dysenterie, endémique ici, les Abyssins ont recours à des fruits sauvages, à du lait caillé où l'on a fait infuser des oignons!... etc.

Ils sont persuadés que leur ventre devient parfois une véritable ménagerie, et ils vous diront sans broncher, avec un accent de conviction irréfutable, que, grâce à vos prières, ils ont expulsé des vers, des rats, des serpents, même les chiens noirs!...

* * *

La fièvre!... ah! la vilaine fièvre! Elle règne en maîtresse dans ce pauvre pays! nous en savons quelque chose. Les indigènes refusent d'employer contre elle la quinine; ils disent que ce remède les rend sourds. Ils ont recours à toutes sortes d'herbes ou bien ils prennent un mélange de beurre, de poivre noir, de sel, de l'urine de vache ou de chèvre, etc., et ils sont étonnés de ne pas guérir.

Con
rirait
forte
de mi
vous r
Les
mède s
de l'ai
comme

Voici r
aux victi
ra résisten
lade; on
on lit le t
gonfler les
on coupe u
soulagé.
On trou
arrive à nos
Quand ils s
et de poivre.
démésurèmes
toujours, elle

Contre le rhume, ils ont un spécifique infailible qui guérirait même un " rhume de cheval ". Faites fondre une forte poignée de poivre noir dans deux ou trois cuillerées de miel, et avalez tout cela bouillant. Rien de tel pour vous ramoner les poumons.

Les maladies du coeur ne résistent pas, paraît-il, au remède suivant: Laissez macérer ensemble, durant huit jours, de l'ail, de l'oignon et du miel; après quoi, avalez cela comme de la confiture. Vous serez guéri.

* * *

Voici maintenant un renseignement qui pourra être utile aux victimes des maux de tête; aucune névralgie n'y pourra résister. On introduit un bâillon dans la bouche du malade; on applique ses deux mains contre ses deux joues et on lit le tout avec une toile. Cela a pour résultat de faire gonfler les veines du front. On prend, alors, un rasoir et on coupe une des veines. Le sang sortira, et le patient est soulagé.

On trouve beaucoup de sangsues dans les marais et il arrive à nos gens parfois d'en avaler sans y faire attention. Quand ils s'en aperçoivent, ils absorbent des poignées de sel et de poivre. Cela leur donne une soif terrible et ils boivent démesurément. A la fin l'eau rebrousse chemin et presque toujours, elle ramène la malencontreuse bestiole.

* * *

Je ne veux pas allonger outre mesure ce chapitre; je ne crois pas que les remèdes abyssins puissent beaucoup servir en Europe.

Une dame m'écrivait un jour pour me demander la façon dont on s'y prend pour guérir, ici, les rhumatismes. Je lui répondis :

“ Faites en terre un trou d'un mètre de profondeur; mettez-y du bois vert et du bois sec; allumez le tout; puis asseyez-vous sur un morceau de bois que vous mettrez en travers du trou, au-dessus du feu; couvrez-vous bien avec plusieurs couvertures... les rhumatismes ne pourront résister au bain de fumée que vous prendrez ainsi. ”

Il va sans dire que le remède parut trop difficile et même pire que le mal.

* * *

Plus qu'un trait et j'en aurai fini avec tous ces détails pharmaceutiques. Voici ce qu'on fit, il y a trois jours, pour guérir un de nos mulets qui “ voulait mourir ”. Tous nos remèdes à nous avaient été inutiles; nous laissâmes nos domestiques recourir à leurs remèdes à eux. Ils allèrent trouver une vieille femme, lui volèrent quelques mèches de cheveux qu'ils firent brûler sous les naseaux du quadrupède, lequel fut guéri le lendemain !...

Je vous entends rire et protester. Vous avez tort. Que vous dirai-je?... D'essayer vous-mêmes?... Non! vous ne le feriez pas?... De venir entre deux trains voir de vos yeux les curieux effets des remèdes abyssins?... Vous ne

le feré
Je n'a

“ Qu
jour un
qu'il m'
Voici
trouvez
Qu'y fair
notre cuis
leur donc
suffit !
Je vous
tique. Ils
pilules Pin
sans mange
vant la moi
et un gosier

Commenc
La plus co
Elle est faite
moisies et ferr
ce qui fait qu
las! elle est loi

Je ne
servir

Je ferez pas non plus!... Alors, croyez-moi sur parole...
Je n'ai aucun avantage à inventer des choses pareilles.

façon
Je lui

XI. — Qu'est-ce qu'on mange en Abyssinie

; met-
puis
rez en
avec
nt ré-
même

“ Que mange-t-on en Abyssinie? ” me demandait un jour un brave paysan, tout étourdi par les quelques détails qu'il m'avait entendu raconter...

Voici encore un chapitre qui vous surprendra. Vous trouverez que les “ menus ” ne sont guère appétissants!... Qu'y faire?... Offrez à des Abyssins les meilleurs plats de notre cuisine française, ils feront la grimace!... Laissons leur donc leurs goûts et leurs plats. Il les aiment! cela suffit!

détails
jours,
. Tous
es nos
llèrent
hes de
uadru-

Je vous ai dit plus haut combien leur estomac est élastique. Ils n'ont nullement besoin de sel de Vichy, ni de pilules Pink. Ils pourront, s'il le faut, rester une semaine sans manger; mais, par contre, ils ne reculeront jamais devant la moitié d'un mouton!... Avec des estomacs pareils et un gosier galvanisé, tout passe!

* * *

Commençons par la boisson.

t. Que
ous ne
de vos
ous ne

La plus commune est une espèce de bière appelée *sona*. Elle est faite d'orge grillée, ou préparée avec des croûtes moisis et fermentées de pain d'orge. On ne la clarifie pas, ce qui fait qu'elle donne autant à boire qu'à manger. Hélas! elle est loin de rivaliser avec la belle et bonne boisson

blonde de Munich ou de Pilsen. Pour moi, je préfère l'eau à ce breuvage amer qui met en révolution mon pauvre estomac gétraqué.

L'hydromel est la boisson des riches. Quand il est bien fait, il ne manque pas d'un certain bouquet; il est parfois même très capiteux.

Voici comment on le fabrique :

Dans d'immenses vases de terre, on met une partie de miel pour quatre parties d'eau, après y avoir ajouté quelques poignées de racines d'un arbre appelé *tsédo* qui fera fermenter le mélange. On bouche le vase avec de la terre ou de la bouse de vache. Au bout de six à huit jours, la fermentation est finie et le breuvage peut être servi. Il a une couleur jaune citron et un goût qui varie selon le plus ou moins d'expérience du fabricant.

* * *

Les Abyssins font une grande consommation de sel et d'épices. Le sel est vendu sous forme de pierres à aiguiser importées des côtes de la mer Rouge. Les condiments les plus en honneur sont le poivre noir, l'oignon, l'ail, et surtout le *berbéré* ou *piment*.

Ce vilain piment, quel abus on en fait! Dans tous les plats on en met des poignées... Aussi quel martyr pour nous, quand il nous faut manger la cuisine indigène! La bouche et la gorge restent en feu pendant plusieurs heures, sans parler des autres suites plus graves encore produites dans l'estomac et les intestins.

Le l
au cor
metmé.
insupp

Le fo
Le blé e
l'orge, le
pèces dif
Le gra
On fai

Premiè
me une b
chauffée.
de galette
On la pliè
morceaux
quand il n
ou rouge e
qui est plus

Deuxième
fait. Avec
les grosses e
un caillou e
cuire l'intér
l'extérieur, e

Le beurre est très employé, mais mélangé aux oignons, au coryandre, au *cessek* (espèce de menthe sauvage) et au *metméko* (rumex abyssinien) qui lui donnent une odeur insupportable, renversante.

* * *

Le fond de la nourriture, ici, comme partout, est le pain. Le blé existe; mais on n'en mange guère. On lui préfère l'orge, le *tief* ou millet, dont on rencontre une dizaine d'espèces différentes, et le dourah.

Le grain est toujours moulu entre deux pierres.

On fait le pain de vingt manières différentes.

Première manière. — La farine, délayée dans l'eau, forme une bouillie que l'on jette sur une large plaque de fer chauffée. On retire au bout de quelques minutes une sorte de galette grisâtre (la *tahito*), d'un centimètre d'épaisseur. On la plie ordinairement en quatre, et on en arrache des morceaux pour les tremper dans le fricot, quand il y en a, quand il n'y en a pas, tout simplement dans du poivre noir ou rouge en guise de confitures; ou bien, on y ajoute, ce qui est plus distingué, quelques poignées de farine de lin.

Deuxième manière. — Le *bourkoutta* est encore plus vite fait. Avec la farine délayée dans de l'eau on fait des boules grosses comme la tête; on les couvre pour y introduire un caillou chauffé au feu, et qui aura pour fonction de cuire l'intérieur; un lit d'autres pierres brûlantes cuira l'extérieur, et le pain sera fait... Ajoutons qu'il est affreu-

sement indigeste. Mais des estomacs abyssins seraient presque capables de digérer même la pierre qui lui sert de noyau.

L'*anizza* est un pain de millet fait dans le genre du premier ; mais, quand il est cuit, on y ajoute de la crème de pâte, et on le fait cuire une seconde fois.

Souvent on ajoute à la farine des pois chiches, du poivre rouge et de l'huile. Vous voyez d'ici le beau gâteau que cela doit faire !

A signaler encore un petit pain azyme fait pour le repas d'un enfant ; l'*ankourkourit* qui ressemble à nos croquignoles et qui a jusqu'à 8 centimètres d'épaisseur. Un autre petit pain de froment fermenté, d'une forme demi-sphérique, est cuit dans des feuilles sur une plaque de fer. Enfin un pain azyme est fait de grains pilés tout chauds avec des épices et une espèce de légumineuse à graine oléagineuse.

J'en pourrais citer encore d'autres espèces. Mais cela suffit, n'est-ce pas ?

(A suivre).

IL y
N
postes
nus vac
au pays
A vol
considér
pées de
nues ent
pénibles
Cette
Ashikebo
devais né
l'autre et
pas un sei

JAPON

FONDATION

D'UNE

NOUVELLE CHRÉTIENTÉ

Mission de Nagasaki, district d'Oshima

IL y a trois ans, sur l'ordre de Mgr Cousin, évêque de Nagasaki, je prenais possession, à Oshima, des deux postes nouvellement fondés de Kado et d'Ashikebou, devenus vacants par le départ du zélé et cher Père Richard, rentré au pays natal pour rétablir sa santé fortement ébranlée.

A vol d'oiseau, la distance entre ces deux postes n'est pas considérable ; mais, eu égard aux montagnes abruptes coupées de profondes vallées qui les séparent, les allées et venues entre ces deux villages ne laissent pas que d'être assez pénibles et demandent pas mal de temps.

Cette situation me pesait d'autant plus qu'entre Kado et Ashikebou se trouve un gros village de 280 maisons où je devais nécessairement passer pour me rendre d'un poste à l'autre et où je n'avais même pas un pied à terre, n'y ayant pas un seul Chrétien.

Je cherchais donc à m'implanter dans ce gros bourg qui se nomme Agina et dont les habitants, plus que partout ailleurs dans l'île d'Oshima, se distinguent par l'aménité de leur caractère et la politesse de leurs manières, comme aussi, il faut bien l'avouer, par leur amour du plaisir, quand la divine Providence vint m'offrir ce moyen tant désiré au moment où je m'y attendais le moins.

C'était l'an dernier, au mois de février, c'est-à-dire au moment des réjouissances du 1er de l'an Chinois. Devant aller à Ashikebou pour la messe du lendemain, j'étais en train de faire mes préparatifs, quand un jeune homme d'Agina vint me prier de me rendre le plus vite possible chez un certain Maeda Shichiro. Celui-ci, originaire de Kado, a tous ses parents chrétiens ; lui seul, adopté par une famille païenne profondément bouddhiste, ne songeait même pas à se convertir. Tant il est vrai que la souffrance purifie. C'est dans le malheur que ses yeux s'ouvrirent à la lumière, son cœur à l'amour divin.

Arrivé chez lui, on me fit pénétrer dans une petite chambre reculée, où je vis la femme de Shichiro, en proie à des convulsions de la face, à des contorsions du corps, à des gestes désordonnés des bras, à un tremblement général de tout le corps, sans compter des cris affreux qui ressemblaient plus à des mugissements qu'à une voix humaine.

Tout le monde me pressait de baptiser la pauvre femme ; tous m'assuraient qu'elle était possédée du diable. La vieille mère, bouddhiste enragée, ne cessait de me crier en pleurant : Père, sauvez-la ! Le mari, pour me prouver que c'était bien le diable, me racontait certains faits dont le bisaïeul de la

mal
Dep
s'em
cessé
la pa
à sup
dém
d'une
filles ;
Enc
à de p
vouer ;
et je re
les assi
" Voye
êtes auj
tout, etc
cherche
païennes
comme g
toute sa
La vie
dha qu'el
fut facile
la bonne
dans la pa
elle est co
Je retou
la famille

malade avait été l'acteur, et qui certes n'ont rien d'édifiant. Depuis que le bisaïeul eût empoisonné son neveu pour s'emparer de ses biens, les punitions du ciel (*tembatsu*) n'ont cessé de pleuvoir sur la famille ; c'est pour cette raison que la pauvre femme ne peut pas, par exemple, avoir de garçon ; à supposer même qu'il lui en naisse un, un jour ou l'autre le démon le fera mourir ! J'ai compris alors pourquoi les garçons d'une famille alliée à celui-ci portaient tous des noms de filles ; ce n'est ni plus ni moins que pour tromper le démon !

Encore tout jeune missionnaire, je n'avais jamais assisté à de pareils spectacles et je ne savais trop à quel saint me vouer ; je me mis alors à parler religion à la pauvre femme et je remarquai que plus je parlais, plus elle devenais calme ; les assistants aussi le remarquaient et à tout moment : “ Voyez, Père. sûrement, c'était le diable ! Depuis que vous êtes auprès de Chochiyo, elle ne tremble plus, elle comprend tout, etc. ” Pour me décider à la baptiser, Shichiro alla chercher ses allumettes, ses tablettes, toutes ces histoires païennes qui n'ont ni rime ni raison et me les apporta, comme gage de la sincérité de sa conversion et de celle de toute sa famille.

La vieille maman regretta bien un peu un affreux Boudha qu'elle vénérât particulièrement ; mais l'amour maternel fut facilement le plus fort ; et moi, vaincu, ému surtout de la bonne foi de ces gens et encouragé par le mieux opéré dans la pauvre femme, je lui conférai le Baptême, et depuis elle est complètement guérie.

Je retournai alors à Kado, suivi des bénédictions de toute la famille et chargé de toutes les tablettes que Shichiro ne

voulut pas garder une nuit de plus chez lui, craignant que le diable ne revint.

La vieille maman, aujourd'hui aussi fervente chrétienne qu'elle était alors bonddhiste enragée, a une autre fille appelée Tamakikou ; c'est celle-ci qui me donna le plus de fil à retordre ! L'aînée de ses enfants, Imachiyo, jeune fille de 20 ans, devint folle. Ses parents, désespérés, firent venir tous les sorciers et sorcières des environs, employèrent tous les moyens possibles et imaginables, rien ne fit. Alors, la malheureuse mère, voulant à toute force sauver sa fille, résolut de se faire elle-même sorcière et pour ce, devint folle elle aussi (il paraît, en effet, que tout sorcier, avant de le devenir, perd la raison pendant deux ou trois mois). Elle se mit donc à faire les incantations prescrites, imitait en tout les sorciers ; de plus, chaque jour elle parcourait le village, montée sur un cheval blanc ; celui-ci devant lui indiquer de quel village elle deviendrait sorcière. Le village devait être celui dans la direction duquel le cheval serait tourné au moment où il s'arrêterait. Il arriva que ce fut un village appelé Akakina ; mais le sorcier de l'endroit ne voulut pas céder la place ! Lutte pour la vie...

Donc, la mère et la fille : folles. Le père qui était alors le chef de la Poste, désespéré, perdit également la raison. Voici comment : Ici comme ailleurs les corbeaux sont des oiseaux de malheur, et plus qu'ailleurs encore, car les gens d'ici sont les plus superstitieux des hommes. Or, un beau jour, un corbeau vint se poser sur le toit de la maison de mes aliénés et se mit à croasser. Epouvanté et craignant un nouveau malheur, le chef de la famille ne résista pas davantage ; subite-

me
cri
pu
visi
décc
men
C'est
guér
depu
sœur
l'accu
le Pèr
poing
Un
contra
la salu
cheval
pas l'ai
berner
là ne s
malheur
règles d
en mang
et lui di
aussi mé
entendre
Elle m'
tout com
la tête de

ment, il alla se placer devant sa femme et se mit à imiter le cri du corbeau. Au début, sa folie n'était pas dangeureuse ; puis, peu à peu, il en vint à s'imaginer que tous ceux qui le visitaient lui voulait du mal ; contre sa femme surtout il ne décolérait pas et plusieurs fois il essaya de la tuer. Finalement, après enquête de la police, on l'enferma dans une cage. C'est sur ces entrefaites que la femme de Shichiro fut guérie. Sa soeur, Tamakikou, qui me détestait cordialement depuis qu'elle essayait de devenir sorcière, alla trouver sa sœur et lui reprocha violemment de s'être faite chrétienne, l'accusant de lui avoir légué tous ses démons ! " Ah ! le Père, le Père ", disait-elle, en grinçant des dents et en serrant les poings ! Elle m'aurait avalé cru, je crois.

Un jour que je me trouvais de passage à Agina, je la rencontrai, comme toujours montée sur un cheval blanc. — Je la saluai. — Elle ne me répondit pas ; alors je saisis le cheval par la bride et la ramenai chez elle. Certes, elle n'avait pas l'air contente et ne désserrait pas les dents. Pour me berner davantage, elle se mit à faire ses incantations. J'étais là ne sachant trop que faire ; finalement, j'interpellai la malheureuse et lui ordonnai de me servir le thé selon les règles de la politesse la plus élémentaire ; elle s'exécuta tout en maugréant. Changeant alors de tactique, je me mis à rire et lui dis : " Allons, ton thé est excellent et tu n'es pas aussi méchante que tu en as l'air, nous finirons par nous entendre. "

Elle m'avertit alors qu'elle allait avoir une crise, et en effet, tout comme sa sœur Chochiyo, elle commença par remuer la tête de droite à gauche, comme quelqu'un qui nie énergi-

quement ; puis, elle se mit à trembler, à secouer les bras en l'air, comme quelqu'un qui fait de l'assouplissement, puis ce furent des cris rauques, etc. Je lui posai diverses questions : Ne peut-tu t'empêcher de faire ces gestes ? — Non, je ne puis résister.—Souffres-tu ?—Oui.—Allons, cesse un instant !—Elle cessait.—Lève-toi, mange.—Je remarquai alors qu'elle comprenait tout et m'obéissait en tout. Triste spectacle ! Toutes les fois que la malheureuse, pendant sa crise, élevait les bras en l'air, son mari et sa fille, avec ce rire spécial des fous, ne manquaient jamais de pousser le Hurrah japonais (*Banzai*) !

Au bout d'une dizaine de minutes, Tamakikou, était redevenue calme ; je n'avais plus de raison de m'attarder là et je me retirai. Certes, la sortie ne ressembla en rien à l'entrée ! La pauvre me reconduisit très poliment et me supplia de la guérir, me demandant ce qu'elle devrait faire pour cela.

Dire que je tombai des nues est chose superflue ! Je lui conseillai simplement de cesser ses simagrées de sorcière.

C'était un mercredi. Jusqu'au dimanche suivant, je n'eus pas occasion de la rencontrer ; aussi quelle ne fut pas ma surprise, en la voyant arriver à Kado le dimanche matin juste au moment où je finissais la messe. Elle se plaça au dernier rang des chrétiens, mais, à peine était-elle agencuillée qu'une crise survint. Les chrétiens, braves comme des lapins s'enfuirent à qui mieux mieux. Tamakikou vint alors dans ma chambre et me raconta que depuis le mercredi précédent elle avait, suivant mes conseils, cessé ses incantations et qu'elle n'avait eu aucune crise ; mais que le samedi soir ;

son père qui habite dans un autre village, était venu la voir et avait apporté une statuette du dieu-renard (*Inari no Kami*). Celui-ci était à peine entré dans sa maison qu'une crise la reprit ; alors, elle s'enfuit chez les parents de son mari, où elle coucha, et c'est de là qu'elle vint à Kado le dimanche matin.

Elle me demanda alors le baptême : comme je le lui refusais, alléguant son manque d'instruction, elle me répondit qu'elle ne s'en irait pas avant de l'avoir reçu. Confiant en la divine Providence et encouragé par l'exemple de sa sœur, je me laissai facilement convaincre ; pendant trois heures, je lui enseignai les principaux mystères de la foi : puis, la conduisis à la chapelle pour les cérémonies du baptême.

Je les avais à peine commencées qu'une nouvelle crise la saisit ! Naturellement la marraine prit la poudre d'escampette et je me trouvai seul avec la catéchumène. Habitué à la voir ainsi, je continuai les prières du Rituel. Certes, c'était bien la première fois qu'elle entendait prononcer du latin et malgré cela, malgré sa crise, elle répétait mot pour mot tout ce que je disais.

Le moment le plus critique allait arriver ! Quand je me disposai à prendre l'eau baptismale pour la lui verser sur la tête ; ce fut une vraie tempête de cris, de trépignements ; elle était là devant moi, échevelée les yeux hagards ; de sa poitrine sortaient des beuglements, dirais-je, pour employer un mot faisant à peu près comprendre la nature de ses cris, et son maintien était celui d'une personne faisant inutilement des efforts pour vomir. — Allons, Allons, expectore vite tes démons ! et ce disant je m'approchai d'elle pour la régéné-

rer ; mais alors, elle aussi... s'enfuit. Certes, j'étais bien perplexe ; mais comme il fallait en finir, me rendant à la porte de la chapelle, je lui intimai impérieusement l'ordre de revenir. Elle m'obéit, comme elle l'avait toujours fait, mais avec un air épouvanté !

C'était vraiment une statue vivante du désespoir avec un mélange de terreur et de souffrance ! Quand elle fut à ma portée, je la saisis par le bras et la conduisis, ou plutôt, la traînai j'usqu'aux fonds baptismaux où, sans la lâcher de ma main droite libre, je lui versai sur le front l'eau régénératrice.

A ce moment-là, elle poussa un grand soupir et tomba la face contre terre. Je crus qu'elle s'évanouissait ; je me baissai, lui demandant si elle se trouvait mal ; alors, elle releva la tête et son visage respirait une telle joie, sur son front étincelait un tel rayon de bonheur, que je compris sur le champ l'insigne grâce dont la pauvre venait de bénéficier et dans mon trouble et mon émotion, j'en oubliai les cérémonies de la fin.

Voilà 16 mois que le fait à eu lieu et depuis ce moment, Tamakikou est, comme sa sœur Chochiyo complètement guérie.

Passons maintenant à Imaceiyo, fille de Tamakikou. — La maladie fut plus longue, mais moins pénible que celle de sa mère. Souvent, elle croyait voir le diable apparaître à un angle du plafond, toujours au même endroit ; ou bien, elle voyait de la fumée sortir d'un petit réduit servant à remiser matelas et couvertures ; ou encore, elle se mettait à pleurer, puis, à rire, enfin à chanter, et toujours ses chants

éta
des
toug
sens
pass
du p
il lui
la su
tin, a
la cor
cruell
elle se
Je r
dorma
Ses pa
baptise
plus ab
je la ba
funérai
car elle
de plus
cela 14
Actuelle
d'avoir
de l'Asso
Son pè
dernier er
haut, son
de sa fille,

étaient suivis d'une crise de larmes. Quelquefois, elle passait des heures à frapper sur un morceau de fer-blanc, répétant toujours les mêmes paroles dont personne ne comprenait le sens, elle m'appelait son véritable oncle du continent, et ne passait guère de jours sans venir à Kado et sans apporter du poisson pour ma chienne qu'elle avait prise en affection ; il lui arriva même un jour de se prosterner devant elle et la supplier de l'épargner, car la chienne, pressentant un festin, avait aboyé joyeusement en la voyant venir. Quand on la contrariait, elle devenait méchante. Un jour, elle mordit cruellement sa mère à la main et après cela, prise de remords, elle se rasa la tête à la manière des bonzes . . .

Je n'en finirais pas de raconter toutes ses folies ; elle ne dormait plus, mangeait très peu et dépérissait à vue d'œil. Ses parents, craignant sa fin prochaine, me prièrent de la baptiser ; j'attendis encore quelque peu et un jour, la voyant plus abattue que jamais (elle ne pouvait ni parler ni se lever), je la baptisai, pensant que sous peu, je présiderais à ses funérailles. Il n'en fut rien. Petit à petit ses forces revinrent, car elle se laissait soigner comme un enfant, et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que sa folie n'existait plus. Il y a de cela 14 mois et depuis ce temps Imachiyo s'est mariée. Actuellement, c'est une bonne chrétienne, toute heureuse d'avoir donné le jour à un garçon qui fut baptisé le jour de l'Assomption.

Son père, le dernier en date pour la maladie, fut aussi le dernier en date pour la guérison. Comme je le disais plus haut, son désespoir à la vue de la maladie, de sa femme et de sa fille, la crainte, d'avoir lui aussi sa part de *tembatsu*, les

dire peu rassurants des sorciers qu'il avait consultés de çà de là, tout cela avait passablement influé sur son intelligence et détraqué son cerveau, quand les croassements du corbeau vinrent lui donner le coup de grâce, et cet homme, jusquelà estimé de tous à cause de la franchise de ses relations et de l'aménité de son caractère, en arriva à la folie furieuse qui obligea ses parents à l'enfermer dans une cage !

Atteint de la folie au mois de mars 1908, il ne guérit qu'au mois de novembre de la même année. Il serait trop long de raconter tout ce qu'il fit pendant cet intervalle ; chaque jour avait, pour ainsi dire, sa spécialité.

Quelquefois, accroupi sur les nattes, il appelait sa mère pendant des heures et à tue tête ; d'autres fois, couché sur le dos, il se labourait les flancs, le droit avec la main droite, le gauche avec la main gauche, alternativement ; et d'un mouvement uniforme, il manœuvrait sa tête de droite à gauche et chaque mouvement était accompagné d'un grincement de dents.

Durant ses crises, il ne voyait ni n'entendait rien. Quelquefois, sa folie avait des accalmies ; mais ces moments lucides étaient rares et courts et il en profitait pour supplier ses visiteurs de le mettre en liberté. Un jour, sa fille Imachiyo, lui passa une hache à travers les barreaux de la cage, et profitant d'un moment où il n'y avait personne, il eut vite fait de se délivrer lui-même. Pendant une heure, il fut tranquille ; puis brusquement, saisissant une paire de ciseaux, il en frappa sa femme et lui fit deux blessures à la tête et à la main ; celle-ci fut assez grave pour nécessiter des soins spéciaux. Aux appels de la victime, des hommes

acc
qu
ren
se
j'all
ven
Ten
est
relig
U
il fit
fut p
A
breus
moins
même
Sa
absolu
gretta
s'apais
suite, i
Sur
installa
intéress
homme.
le voyai
né, il se
(le diabl

accoururent et maîtrisèrent, non sans peine, le malheureux qui fut réintégré dans sa cage.

Au mois d'août, j'allai lui faire une visite, avant de me rendre à Nagasaki pour la retraite ; il fut assez aimable et se contenta de m'appeler menteur quand je lui dis que j'allais à Nagasaki ; puis, aussitôt que je fus sorti, il fit venir le chef d'une secte religieuse assez nouvelle (le Tenrikyo) et s'enrôla sous sa bannière. " Puisque le Père est parti, disait-il, il faut bien que ie trouve une autre religion."

Un mois plus tard, lorsqu'il apprit que j'étais de retour il fit encore venir le chef du Tenrikyo ; mais, cette fois, ce fut pour le chasser à coup de bâtons.

A partir de ce moment-là, ses accalmies furent plus nombreuses et plus longues et, dans ses crises il manifestait moins de furie, à ce point qu'un jour, je lui ouvris moi-même la porte de sa cage.

Sa joie fui sans bornes ; il se mit à gambader dans la cour, absolument comme un fou véritable, tellement que je regrettais presque de lui avoir donné la clef des champs ; puis, s'apaisant, il vint me remercier très gentiment. Dans la suite, il eut encore quelques accès ; mais, ce fut peu de chose.

Sur ces entrefaites, je louai une maison à Agina et je m'y installai. Aussitôt, il vint me voir. Sa conversation fut très intéressante ; on voyait qu'il était heureux de vivre en homme. Un instant seulement sa raison s'égara encore ; je le voyais fixer le plafond très souvent et à un moment donné, il se pencha vers moi, me demandant si je " le " voyais (le diable). Je pris ma grosse voix et le rabrouai ferme, ce

dont il ne s'occupa guère ; mais il avait compris qu'il avait dit une bêtise et ajouta : " Si vous n'y croyez pas, moi non plus je n'y crois pas, " et la conversation continua normalement.

Depuis ce moment, il s'est instruit et cette année à Pâques, je le baptisai.

Sa guérison parfaite a beaucoup frappé les gens d'Agina qui croyaient fermement que cette année, au printemps, le pauvre devait redevenir fou !! Le printemps est passé et mon bonhomme ne songe pas un brin à recommencer sa vie de l'an dernier.

Ces quatre guérisons vraiment extraordinaires ont fortement impressionné la population d'Agina. et c'est par centaines que se compteront les conversions.

En vérité, les apparences sont magnifiques et la moisson s'annonce belle et abondante.

Que les âmes pieuses qui liront ses lignes, veuillent bien se souvenir dans leurs prières du missionnaire d'Agina et de ses nombreux catéchumènes !

Sans le secours de la grâce, les œuvres humaines n'aboutissent à rien ; elle sont comme le grain de blé qui tombe dans les épines ou sur les pierres du chemin.

Et puis, si avec le secours de leurs prières, les âmes pieuses daignent ajouter un secours matériel, elles auront droit d'être inscrites parmi les bienfaiteurs d'Agina pour lesquels, chaque jour, mes futurs chrétiens ont pris l'habitude de réciter une dizaine de chapelet.

Je suis absolument sans ressources, à ce point que je ne puis même me procurer un aide-catéchiste. Tous les soirs

ju
ma
for
résu
que
cam
tout
van
J'
ligne
ainsi
d'eau
Les
inter
apost

Agir

ait
ion
la-
es,
ina
, le
et
vie
te-
en-
on
se
de
ou-
be
es
ont
ur
de
ne
irs

jusqu'à une ou deux heures du matin, je vais de maison en maison enseigner le catéchisme ou les prières, ce qui est fort pénible. Toutefois, ce travail et la fatigue qui en résulte, étant mis de côté, mon grand et unique souci, c'est que je ne sais où loger mon nouveau troupeau. Ici, dans la campagne, il n'y a pas de locaux assez vastes pour abriter tout mon monde ; les plus grandes maisons du village pouvant tout au plus contenir une cinquantaine de personnes.

J'ose espérer que les âmes charitables qui liront ces lignes, voudront bien secourir ma détresse et contribuer ainsi à la gloire de Celui qui sait récompenser un verre d'eau donné en son Nom !

Les aumônes m'arrivent ici directement par mandat international avec l'adresse : M. M. Bonnet, missionnaire apostolique à Agina, Oshima-gun, Kagoshima Ken (Japon).

Maxime BONNET,

Missionnaire apostolique.


Agina, le 3 décembre 1909.

AFRIQUE

HISTOIRE

DE LA

PETITE NEGRESSE ALITUBERA

 LITUBÈRA, dont je vais retracer la vie, est une charmante enfant âgée de 12 à 13 ans au plus, au regard franchement ouvert, qui porte tant dans sa démarche que dans ses manières réservées et polies cette empreinte que les Soeurs Blanches savent imprimer dans les petits enfants, à l'éducation et à l'instruction desquels elles s'adonnent avec tant de zèle dans plusieurs de nos stations de l'Ouganda.

Notre enfant naquit à Ggombe. Elle n'eut jamais le bonheur de connaître son père qui mourut alors qu'elle n'était encore que tout petit bébé. Elle n'en a conservé aucun souvenir. Et sa mère disparut un beau jour sans qu'on pût découvrir ce qu'elle était devenue. L'enfant pouvait avoir environ 3 ans. Sa mère étant esclave d'une princesse, sa fille le devenait aussi, de par la loi qui veut que les enfants d'une esclave livrée ou prêtée en mariage, reviennent non pas au père, et encore moins à la mère, mais au maître ou à la maîtresse de celle-ci.

pr
hal
qu'
vai
S
Dan
tholi
parl
comp
dant
béra.
cette
dans
Qu'
mence
ne enc
de scie
formul
protest
de sa p
Il ar
le villag
core. I
pas enc
carnet, e
gnifia d
apprît à
Alitub
protestan

Le père et la mère disparus, l'enfant fut confiée par la princesse, sa maîtresse, à la garde de sa grand'mère qui habitait avec une autre de ses filles, à Ggombe, une maison qu'on appelait " Bakunguvule ", et dans laquelle se trouvait le tombeau de Mugogo, un ancien roi du Buganda.

Sa grand'mère était une des gardiennes de ce tombeau. Dans cette maison, Alitubéra rencontra une jeune fille catholique qui lui apprit quelques bribes de prières, et lui parla de la religion de façon à la faire aimer de sa petite compagne. Cette grand'mère mourut bientôt, recommandant à sa fille protestante de se charger de la petite Alitubéra. Peu de jours après, la tante et l'enfant sortirent de cette maison de Ggombe et allèrent demeurer à Kasengejjé, dans un milieu entièrement protestant.

Qu'allait donc devenir dans un pareil milieu la bonne semence jetée par la petite compagne catholique ? Bien jeune encore était notre fillette et bien léger était son bagage de science religieuse, car il ne se composait que de quelques formules de prières tronquées. Son enrôlement dans le protestantisme se fit donc sans presque aucune résistance de sa part et voici comment.

Il arriva qu'un jour le catéchiste hérétique, parcourant le village, aperçut cette enfant qu'il ne connaissait pas encore. Lui ayant demandé son nom, il vit qu'elle n'était pas encore baptisée. Il s'empessa de l'inscrire sur son carnet, et s'adressant à la tante, déjà protestante, il lui signifia de lui envoyer, chaque matin, l'enfant afin qu'elle apprit à prier.

Alitubéra ne s'aperçut qu'elle avait été instruite chez les protestants que le jour où la tante lui ordonna d'aller au

temple. Trop jeune encore pour comprendre l'abus qu'on faisait d'elle (elle n'avait alors que 7 à 8 ans), elle ne récrimina pas, et s'en allait, chaque jour, assister aux leçons de lecture du catéchiste hérétique.

Plusieurs années se passèrent ainsi, et l'enfant avait appris à lire à peu près couramment. Déjà le catéchiste l'avait choisie pour l'amener au centre de la mission protestante afin qu'elle se préparât plus immédiatement au baptême, et il se réjouissait à la pensée de voir s'accroître prochainement le nombre de ses adeptes.

Mais Dieu qui sait prendre soin des plus petits oiseaux, n'allait pas oublier sa petite créature. Dieu veillait; et comme autrefois il s'était servi d'une petite enfant pour allumer une première étincelle de foi dans cette âme, ainsi il fera encore, et ce sera par l'entremise d'un groupe de fillettes de son âge qu'il allumera non plus une étincelle qu'un souffle emporte, mais bien un feu ardent comme celui qui brûle au cœur des confesseurs de la foi.

Un jour donc, qu'on avait envoyé Alitubéra garder les chèvres, elle fit la rencontre de petites filles chrétiennes gardant, elles aussi, les brebis de leurs parents. Elles avaient apporté avec elles quelques bananes mûres pour leur déjeuner. Les enfants font vite connaissance et, au moment du repas, Alitubéra ne fut point oubliée.

Mais quel ne fut point son étonnement de voir toutes ses compagnes ne manger qu'après avoir fait le signe de la croix. Que se passe-t-il alors dans son cœur? Quelle grâce Dieu lui accordait-il à ce moment? L'enfant ne sait pas encore le dire; mais elle aussi, imitant ses compagnes, ne mangea qu'après s'être signée.

L
réur
lette
chap
La g
âme,
dre n
d'elle
de rel
Un
amies
ne peu
nous te
Mais
d'empê
miroite
d'étoffe
et finale
suis bap
que".
tions de
décida de
où la cér
La veil
avec ses
droit et h
pas la lais
le nom de
nes et lui
ne fut pas

Le lendemain et les jours suivants, les petites amies se réunirent à l'endroit désigné, et voici qu'un jour notre fillette pria une de ses compagnes de lui prêter un instant son chapelet, ne songeant qu'à s'en orner comme d'une parure. La grâce, agissait lentement mais sûrement sur cette petite âme, et bien proche déjà était le jour où elle allait s'en rendre maîtresse. L'enfant entendait déjà comme au-dedans d'elle-même une voix intérieure qui lui répétait : " Change de religion ! va prier chez les catholiques ! "

Un jour, de guerre lasse, elle s'en ouvrit à ses petites amies qui l'encouragèrent et la fortifièrent dans cette bonne pensée et lui dirent ! " Ne crains rien ; viens avec nous ; nous te conduirons à celui qui nous a instruites. "

Mais la famille eut bien vite vent de l'affaire et résolut d'empêcher cette désertion. On mit tout en oeuvre ; on fit miroiter aux yeux de l'enfant de belles promesses de livres, d'étoffes, de cadeaux — on en vint ensuite aux menaces — et finalement aux coups. Mais ce fut peine perdue. " Si je suis baptisée, répétait-elle, ce sera dans la religion catholique ". Le catéchiste hérétique, mis au courant des dispositions de celle qu'il appelait depuis longtemps sa conquête, décida de précipiter le départ d'Alitubéra pour la capitale, où la cérémonie du baptême devait avoir lieu.

La veille du jour fixé pour ce voyage, Alitubéra se rendit avec ses compagnes chez le catéchiste catholique de l'endroit et lui exposa son cas, le priant de la sauver et de ne pas la laisser partir. Séance tenante, le catéchiste inscrivit le nom de la nouvelle convertie sur la liste des catéchumènes et lui déclara qu'elle était sous sa protection. Quelle ne fut pas la colère de la tante lorsque, le soir même, elle

apprit cette nouvelle ! Les coups ne furent pas ménagés à l'enfant et elle fut condamnée à aller se coucher sans nourriture ; mais ces persécutions ne firent que la fortifier dans sa généreuse résolution. Elle voulait être baptisée catholique — elle le serait à tout prix, décidée à tous les sacrifices.

Ne pouvant arriver à la faire changer de sentiment, la tante se relâcha peu à peu de ses rigueurs, et bientôt après l'enfant put aller, chaque matin, assister aux instructions du catéchiste catholique, comme elle allait autrefois aux leçons de lecture du catéchiste protestant.

Un jour, un des missionnaires de la station de Sainte-Marie de Rubaga étant allé visiter les chrétiens et les catéchumènes des villages environnants, arriva chez le catéchiste catholique de Kasengejé. Notre petite catéchumène s'empessa d'aller trouver ce Père, dont ses petites compagnes lui avaient vanté la bonté et la compassion pour les malheureux et elle lui raconta en détail tous les mauvais traitements auxquels elle avait été en butte, sollicitant de lui la permission d'aller à Rubaga, pour y être instruite et recevoir le Baptême. Mais son instruction n'était pas encore assez complète, et le missionnaire, tout en encourageant la chère enfant, remit à plus tard son admission au catéchuménat de la Mission. Plusieurs mois se passèrent ainsi, pendant lesquels Alitubéra continua à se préparer. Il lui vint enfin pour elle ce jour tant attendu. L'enfant suivait assidûment tous les exercices du catéchuménat, vive et gaie comme un pinson, lorsqu'il lui survint une cruelle maladie, qui l'obligea de retourner dans son village. Elle, qui avait déjà cru sa cause gagnée et qui avait oublié les jours

d'o
atta
maî
jure
lant
serai
ses
De
tes d.
nouve
au sa
Au
s'emp
licita
depuis
vint p.
au gra
rester
et il se
nécessai
libéralit
17 août
mine.

d'orage et de lutte pour la Foi, dut à nouveau supporter les attaques de sa famille protestante et de la princesse, sa maîtresse, qui vint elle-même la sommer d'apostasier. Injures, et mauvais traitements, rien n'y fit, et la fillette allant de mieux en mieux soupirait après le jour où il lui serait donné de revoir ses compagnes, ses Pères et surtout ses " Chères Mères " de Sainte-Marie de Rubaga.

De retour à la Mission, elle fut logée avec d'autres fillettes dans une maison des Soeurs, d'où elle put suivre, sans nouveaux obstacles, les cours de catéchisme, et se préparer au saint Baptême.

Au jour des interrogations, elle en sortit victorieuse et s'empressa d'en aller porter la nouvelle à sa tante qui la félicita et lui prodigua maintes caresses qu'elle n'avait reçues depuis longtemps. Après cette courte visite, Alitubéra revint prendre rang parmi ses compagnes pour se préparer au grand jour. Libre de l'esclavage de Satan, allait-elle rester esclave des hommes? Non, car Dieu veillait sur elle, et il se trouva une personne généreuse qui fournit la somme nécessaire à son rachat, et c'est en reconnaissance de cette libéralité et en souvenir d'une fille chérie, qu'au matin du 17 août 1906, notre petite Alitubéra, reçut le nom d'Hermine.

X.

ASIE

A TRAVERS LA JUNGLE
DANS LES PALNI HILLS (HINDOUSTAN)

Par le R. P. P. MAREÈS, de la Compagnie de Jésus

MISSIONNAIRE AU MADURÉ

ON désigne sous le nom de Palmi Hills un des nombreux contreforts des Ghattes, une suite presque ininterrompue de montagnes et de collines, une des côtes du grand squelette qui forme l'ossature de l'Inde méridionale.

Cette région, que les missionnaires du Maduré furent les premiers à explorer, il y a cinquante ans, n'est encore connue qu'en partie. Kodikanel en est le centre administratif. La fraîcheur de son climat et ses sites un peu sauvages, mais pittoresques et variés, en font un séjour très agréable. Les fonctionnaires et les étrangers y viennent refaire leurs forces épuisées par les chaleurs de la plaine. Nous y possédons un sanatorium à côté d'un sanctuaire dédié à Notre-Dame de la Salette. Notre scolasticat de Shembaganur est

à quelque trois cents mètres au-dessous de Notre-Dame de la Salette.

A part quelques familles catholiques groupées autour du scolasticat et la paroisse assez prospère de Kodikanel, la population de cette contrée est entièrement payenne et même, en certains endroits, à demi-sauvage. On a découvert récemment une tribu de moeurs tout à fait primitives, vivant dans les forêts et au fond des cavernes, se nourrissant de racines ou de fruits sauvages, et fuyant à l'approche des étrangers.

* * *

On évalue à 20,000 âmes la population totale des Palni Hills. Ces indigènes sont plus ou moins groupés dans une trentaine de villages, tantôt perchés comme des nids d'aigle, tantôt accrochés au flanc des collines, tantôt ramassés dans des vallées profondes, aux bords d'un ravin ou à l'ombre d'une forêt, dans le voisinage peu sûr du tigre et de la panthère.

Voici d'abord Villéhéby. Pour y aller, nous longeons des précipices qu'il ne faut pas trop sonder du regard, dans le bruit des torrents et des cascades. Peu de chemins, pas du tout quelquefois, et il faut se frayer un passage au milieu des hautes herbes de la brousse. Puis, nous descendons de roc en roc, et nous arrivons enfin au village par une avenue de temples païens.

Les gens se portent à notre rencontre, le chef en tête, et nous offrent le citron d'honneur qu'il faut accepter par politesse. Les païens nous saluent à la mode des chrétiens.

m-
ue
les
lé-

les
on-
if.
ais
es
or-
sé-
re-
est

Tous sont contents de nous voir, car ils savent que nous apportons des remèdes pour les malades et des images, peut-être même quelques douceurs, pour les plus petits.

L'école que nous avons fondée là, est dirigée par le plus lettré du village. Aux débuts, le portique du temple servait d'abri aux écoliers. Le gros dieu, tout ruisselant d'huile, que l'on voit dans le sanctuaire, est Ganésa, premier fils de Siva. C'est précisément le dieu des écoliers. Mais il ne leur fait guère peur. Quand, par hasard, ils n'ont pas suivi leurs leçons et que le maître, leur a infligé quelque punition, c'est au dieu qu'ils s'en prennent et ne se gênent pas pour décharger sur son dos les coups qu'ils ont reçus. Le dieu, heureusement, est de granit!

Aujourd'hui, l'école se tient dans une hutte couverte de feuillage, élevée tout près du temple. Nous aurions un bien plus grand nombre d'enfants, n'était la pauvreté de plusieurs familles, et la nôtre aussi... Le fils du maître d'école étudie dans notre collège de Trichinopoly. Quand il est revenu au village, les vacances dernières, c'était déjà un personnage. Il n'est pas encore baptisé, mais il apprend les prières.

Un détail qui montre la simplicité de ces gens. L'autre jour, ayant apporté une lorgnette, je leur en expliquai l'usage. L'un d'eux, la braquant sur un homme qui passait à plusieurs centaines de mètres, crut qu'il était à quelques pas et se mit à causer avec lui, provoquant ainsi une hilarité générale.

Dirigeons-nous maintenant vers ce que nous appelons "les huit villages", parce que huit villages sont groupés dans la même vallée. Ces parages sont peu sûrs et les gens du pays s'y rencontrent avec des fauves divers.

L'an dernier, l'un des nôtres, au cours d'une promenade dans la forêt, se trouva tout à coup face à face avec une panthère allongée. La peur, sans doute, les cloua d'abord tous deux sur place; ils se considérèrent quelques instants; puis, doucement, ils se tournèrent le dos sans se dire au revoir.

Une autre fois, un de nos Frères indigènes, traversant aussi, en plein jour, une forêt des environs, vit soudain, à deux pas de lui, quelque chose qu'il prit d'abord pour un veau. Un grognement sinistre lui montra bien vite qu'il avait affaire à un quadrupède moins inoffensif. Aussi, tout en invoquant son bon ange, le Frère se rangea poliment de côté pour laisser passer Sa Majesté le tigre.

— Mais les missionnaires, me direz-vous, ne sont-ils pas dévorés quelquefois par les bêtes fauves ?

— Non, pas plus qu'ils ne sont mordus par les serpents. C'est une pieuse croyance que saint François-Xavier a obtenue pour les missionnaires, ses frères, ce privilège perpétuel.

Du reste, les rencontres tragiques sont rares. Je ne me rappelle pas avoir vu autre chose que des chacals, des chiens sauvages, des sangliers et des bisons, animaux peu dangereux d'ordinaire. J'avoue pourtant que, en passant à côté d'eux avec un simple bâton, je me montre absolument pacifique et respectueux de leur liberté.

* * *

Il est difficile de dire quelle est la population de ces huit villages. A en croire les gens, il y aurait environ 8,000 ha-

bitants. Ne serait-ce pas assez pour occuper un missionnaire ?

Les villageois sont païens, mais d'une bonne foi absolue, au moins pris en masse. Au commencement, ils voyaient en nous des employés du gouvernement. Ensuite, ils en vinrent à croire que nous n'étions pas chrétiens, car ils ne connaissaient, en fait de chrétiens, que quelques protestants. Aujourd'hui encore, quoique mieux informés, ils appellent notre religion " la religion des *swamis* ". Ils nous témoignent beaucoup de respect et de confiance. Ils nous croient tout-puissants pour guérir les maladies et assez riches pour entretenir une école à nos frais. Pourtant, nous ne pouvons payer de la moitié de la pension scolaire, et les parents doivent donner le reste. Si peu que ce soit, c'est trop pour la plupart. Et pourtant, si les enfants ne viennent pas à l'école, comment introduire la religion chrétienne dans les familles ?

Pour commencer, nous avons une vingtaine d'enfants sous la conduite d'un maître d'école infirme qu'il faudra remplacer bientôt par un maître plus capable; il faudra bien aussi penser à bâtir une hutte plus convenable pour l'école ! Tout cela exige des ressources que nous n'avons pas.

Il y a quelques mois, un jeune homme de cette région vint spontanément nous demander à étudier la religion. Il n'était jamais sorti de son village que pour suivre ses troupeaux sur la montagne. Il ne savait ni lire ni écrire; mais il avait une intelligence fort vive, et l'idée lui était venue que la religion payenne est fausse, parce que des dieux de pierre ou de bois ne peuvent être de vrais Dieux, auteurs et créateurs du monde.

A
les, i
religi
denti
tants
chez
nat de
et reçu

Voici
sur la li
Tous
y organ
tres ani
Un cha
turés un
forêt, y
Deux cou
et se sauv
suivre un
Le lend
traces de l
de sang et
rant dans
tous deux,
dain, le don
veille. Auss
terre. Le bi

Après bien des discussions avec les " prêtres " des idoles, il était parti sans rien dire à la recherche de la vraie religion. Par une suite de circonstances vraiment providentielles, en particulier, après avoir échappé aux protestants qui voulaient le garder chez eux, il finit par trouver chez nous ce qu'il cherchait. Il fut envoyé au catéchuménat de Trichinopoly où il apprit les prières, le catéchisme, et reçut enfin le baptême.

* * *

Voici maintenant, à notre gauche, le village de Koukal, sur la lisière de la grande forêt du même nom.

Tous les ans, de hardis chasseurs anglais ou américains y organisent des battues contre les bisons, les tigres et autres animaux sauvages.

Un chasseur anglais, célèbre par ses exploits, s'étant aventuré un jour, seul avec un domestique, à l'intérieur de la forêt, y surprit un bison couché au bord d'une clairière. Deux coups de feu ne firent que blesser l'animal qui bondit et se sauva dans les épais fourrés. Trop prudent pour poursuivre un bison blessé, le chasseur se retira.

Le lendemain, il envoya son domestique examiner les traces de la bête. Celui-ci, ayant trouvé, en effet, des traces de sang et ne doutant pas que l'animal ne fût mort ou mourant dans le voisinage, s'en revint chercher son maître. Et tous deux, sans défiance, s'enfoncèrent dans le fourré. Soudain, le domestique voit se dresser devant lui le bison de la veille. Aussitôt il appelle son maître et se couche ventre à terre. Le bison, reconnaissant son ennemi, s'élance par des

sus le corps du domestique, et empale avec ses cornes le pauvre chasseur pris au dépourvu.

Le fait est commémoré par une inscription placée sur sa tombe à Kodikanel, où ses restes furent rapportés par des indigènes.

* * *

Mes exploits de chasse, à moi, sont moins lugubres.

Je m'aventurai un jour, avec quelques compagnons, jusqu'au coeur de la forêt. Des cris, lointains d'abord, nous arrivent, qui grossissent, qui se rapprochent... des cris épouvantables. Une armée de singes venait sur nous et semblait vouloir nous attaquer.

En même temps un écureuil passait au-dessus de nos têtes

Un coup de fusil tiré par l'un de nous, rendit la forêt silencieuse, comme si nos hôtes se prenaient à réfléchir, et l'armée de singes se retira.

Au retour, nous vîmes bien sur la colline d'en face, au bord de la forêt, un troupeau de bisons; mais nous nous contentâmes, eux et nous, de nous considérer de loin.

* * *

Arrêtons-nous à Poombarey, " le rocher fleuri " selon l'étymologie du mot.

Poombarey est une agglomération de deux villages jumeaux. Le paysage est très pittoresque; des champs de riz, de blé et de millet échelonnés aux flancs de la montagne,

forment un gracieux amphithéâtre de verdure. L'horizon est fermé par des montagnes vertes ou grises que dentellent des rocs de granit. A l'est, le regard descend avec les torrents dans la vallée et plonge dans les profondeurs de la plaine brûlée du Coïmbatore; plus loin, à l'horizon, les Nilgiris ou Montagnes Bleues s'estampent en fuyant...

* * *

Voici une troupe d'enfants qui accourent à notre rencontre. Quelques-uns qui se croient à peu près vêtus, s'empresent autour de nous; les autres, qui n'ont rien, se tiennent honteux derrière les premiers. Dans les rues malpropres, nos petits compagnons nous montrent délicatement les endroits où il ne faut pas mettre le pied. Ils crient si fort que parfois les grandes personnes, par pitié pour nous, veulent les chasser, et nous disons comme Notre-Seigneur : " Laissez donc venir à nous les petits enfants ! "

A quelques pas du temple, hors du village, nous remarquons ça et là, dans les buissons, de petits tas de pierres couverts de fleurs et de riz. :

" — Qu'est cela, petits? " demandons-nous aux gamins qui nous suivent.

" — Ce sont des dieux que nous faisons et adorons pour nous amuser, comme on fait au grand temple.

" — Et vous croyez que ces pierres que tout le monde piétine et qui ne peuvent même pas se plaindre, sont ou peuvent devenir autant de dieux ? "

Ils hésitent d'abord; puis, l'un d'eux, plus étourdi ou plus naïf :

“ —Pourquoi, pas? dit-il, si ces pierres ont la forme des autres dieux ? ”

Mais les autres, plus intelligents, éclatent de rire.

Comme conclusion, la petite troupe se fit un jeu de disperser ces pierres aux quatre vents du ciel.

Poombarei se vante de posséder un des temples les plus fameux des Palmi Hills. Il est dédié à Soubramanyam, second fils de Siva. Les enfants nous ont dit que sa statue dans le temple est d'or massif. Bien que nous soyons amis du *poussari* (prêtre de l'idole) et que nous nous soyons assis plusieurs fois près du temple parmi les chevaux de bois, les oiseaux de pierre et autres idoles de toute sorte et de tout rang, nous n'avons jamais été admis jusqu'au saint des saints !

Nous avons baptisé dans ce village deux enfants *in articulo mortis*. Ah ! que d'âmes l'on pourrait ainsi recueillir et sauver avec un simple maître d'école catéchiste et baptiseur !

Les enfants ici fourmillent littéralement, mais si pauvres qu'ils ne pourront guère apporter de rétribution scolaire nous la réduisons pourtant à cinq sous par mois. En attendant, nous cherchons nous-mêmes le premier sou pour commencer l'oeuvre, car notre fortune est négative, les roupies ne pleuvent pas du ciel dans notre bourse.

* * *

Quittons Poombarey et franchissons à vol d'oiseau la vallée profonde qui nous sépare de Pallangui.

Vi
même
Elle
zine,
aux n
fait l
grand
L'in
tagnar

Il y a quelques années, une femme, revenant seule le soir au village, fut attaquée par un tigre et le lendemain on retrouva seulement des lambeaux d'habits de la victime.

Grande fut la terreur dans le voisinage. Après quelques recherches, un célèbre chasseur indigène découvrit dans une grotte à deux ouvertures le repaire du fauve. Mobilisant aussitôt les hommes les plus habiles, il les envoya mettre le feu d'un côté, tandis que lui, tout seul, le fusil en joue, se posta de l'autre. Le tigre, chassé par la fumée, s'élança au dehors par l'ouverture laissée libre. Mais, au moment où il débouchait, une balle l'étendit raide mort.

Pallangui est un village de quatre cents âmes seulement. Grâce aux merveilleuses guérisons opérées par nos pauvres remèdes, nous y sommes considérés comme des demi-dieux au point qu'il nous a fallu plusieurs fois déclarer, comme saint Paul et saint Barnabé, que nous sommes de simples mortels. Ces braves gens sont bien disposés envers notre sainte religion.

* * *

Vilupatti, village de huit cents âmes, a déjà son école, et même la plus belle de la région après celle de Kodikanel. Elle s'élève toute neuve et toute blanche avec son toit en zinc, surmonté de deux croix, au milieu des huttes grises aux murs de terre et aux toits de chaume. Nous en avons fait l'inauguration tout récemment. Elle a déjà fait un grand bien.

L'important est d'entamer peu à peu cette caste de montagnards encore toute païenne. Actuellement bien des

familles embrasseraient le christianisme, sans la peur d'être chassées de leur caste et de leur foyer. Pauvres gens ! quelle grâce puissante ne leur faut-il pas pour rompre les liens de toutes sortes qui les tiennent assujettis au démon ! Pour les délivrer, nous avons encore plus besoin des secours du ciel que de ceux de la terre. Ceux-ci pourtant nous sont aussi bien utiles. La grâce n'entre dans ces âmes qu'à la condition de dégrossir leur esprit et de relever leur idéal terrestre, et ce travail, c'est presque uniquement par les écoles qu'il s'opère.

* * *

Pour fonder et plus encore pour entretenir nos petites écoles, nous prions Dieu qu'il inspire à vos lecteurs la pensée de nous venir en aide.